

# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



#### ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.  
Le numéro : 35 c. à Paris, — 40 c. dans les gares de chemins de fer.  
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.  
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 28 VOLUMES : 300 FRANCS

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

#### BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

13, QUAI VOLTAIRE

SUCCURSALE 9, RUE DROUOT

45<sup>e</sup> Année. N° 755. — 30 Sept. 1871

#### DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Les réclamations et les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLAT — Secrétaire : M. É. HUBERT



FÊTES DE TURIN. — L'allée des Platanes, dite « Viale del Re, » transformée en tunnel des Alpes. — (Croquis de M. de Contremoli.)

## COURRIER DE PARIS

Nos confrères des journaux ne sont pas revenus très-enthousiastes de Turin, où ils ont passé vingt-quatre heures, à l'occasion de l'inauguration du tunnel du mont Cenis. Croyaient-ils donc se trouver du premier bond en pleine Italie? La ville est moderne et bâtie en damier; partout une régularité dénoncée dans les Guides; des perspectives de plusieurs kilomètres; de nombreuses arcades où circulent des abbés à la redingote courte, au chapeau triangulaire; tous les cinquante pas une église ou un théâtre; des marchandes de pommes, coiffées de la traditionnelle *marmotte*; le portrait de Victor-Emmanuel à toutes les montres des magasins; des vendeurs de journaux à se croire en plein Paris; des omnibus informes et jaunâtres. Voilà la capitale du Piémont.

Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire à Turin, c'est assurément cette enseigne que j'ai relevée sous les arcades de la rue du Pô : « *Excellent vermouth de Bordeaux.* »

~ Sonnet... c'est un sonnet :

Ainsi, nos députés vont pêcher à la ligne;  
Ainsi, nos députés vont chasser dans les bois.  
Ont-ils bien mérité ce passe-temps insigne?  
L'Assemblée a dit : oui; je m'incline et la crois.

D'un repos bienfaisant chacun se juge digne :  
On a beaucoup parlé; l'on s'est tu maintes fois.  
A présent, c'est le mois où l'on foule la vigne.  
Reviens la Toussaint, et nous ferons des lois.

Des vacances, ô France! — Et pourquoi pas? la ville  
Est redoutable. Vive Arcachon et Trouville,  
Où nos appartements sont retenus déjà!

Tayaut! tayaut! — Pourtant, lamentables et sombres,  
Partout des paysans errent dans des décombres...  
En vacances, allons! La douleur attendra.

~ Savez-vous ce que j'ai retrouvé en courant les grandes routes ces jours-ci, comme tout le monde? J'ai retrouvé « la femme qui fait la barbe, » un type que je croyais disparu.

C'est à B..., dans la Loire-Inférieure, une petite ville de cinq mille mentons. Un plat de cuivre se balançait au devant d'une boutique assez basse, — peinte en bleu, cela va sans dire. — Le bleu, dont une ancienne ordonnance royale affectait spécialement l'emploi aux devantures des perruquiers, est resté la couleur favorite de ces industriels. — De modestes rideaux empêchaient les regards de pénétrer à l'intérieur.

Je poussai la porte. Deux femmes sortirent de l'arrière-boutique, une vieille et une jeune. Je dis, en tournant les yeux autour de moi, comme pour chercher un garçon :

— Je désirerais me faire raser.

— A votre service, monsieur, me fut-il répondu.

La plus âgée m'avança une chaise (une chaise, pas un fauteuil), tandis que la plus jeune m'entourait le cou d'une serviette qu'elle venait de tirer d'une de ces armoires qui sont en province des monuments. — Ce ne fut pas sans une certaine satisfaction que je m'aperçus que c'était à la plus jeune que j'allais avoir affaire. Satisfaction puérile, si vous voulez. Les délicats sont moins malheureux que le prétend La Fontaine : ils se créent de petits contentements avec peu de chose.

La perruquière, — qui me fit penser, je ne sais pourquoi, à cette perruquière du *Lutrin* que Boileau-Despréaux céda à un sentiment de dignité grotesque, remplaça plus tard par une horlogère, — la perruquière, dis-je, commença par me savonner, non pas avec un pinceau, mais avec la main, ou plutôt avec deux doigts. Comprend-on à présent combien il m'eût répugné de subir cet office d'une main ridée et sèche? Certainement la main qui me savonnait n'avait rien de patricien, mais enfin c'était une main possible. Pourtant, à la sentir se promener sur mon visage, j'en éprouvais un agacement singulier et qui participait plutôt de l'impatience que du charme. Cette main revenait de préférence à mon menton et le soulevait à légères saccades, comme on fait ironiquement aux petits enfants en leur disant : « Voyez ce beau museau ! »

Il ne pouvait évidemment entrer rien de semblable dans l'esprit de la perruquière. Néanmoins, j'étais mal à l'aise, je trouvais qu'elle n'en finissait pas. J'oubliais le proverbe : « Barbe bien savonnée est à moitié rasée. » Je l'examinais par instants : c'était une femme de vingt-six ans environ, brune, point trop forte; ses traits étaient réguliers, s'arrêtant juste à la distinction sans y arriver. — Un mouchoir où le rouge et le violet se mélangeaient à la mode campagnarde, se croisait sur sa poitrine. — Chaque fois que je la regardais, je rencontrais ses yeux, de fort beaux yeux. Je ne sais rien de plus intimidant et de plus ridicule que cette position d'un homme garrotté, la tête renversée, le menton moussu, — et regardant une femme. Il ne peut pas parler, il ne peut pas sourire.

Lorsqu'elle jugea que ma figure était suffisamment humectée, elle me quitta pour aller affiler un rasoir à une lanière de cuir. J'eus le temps, — au risque d'un torticolis, — de remarquer l'élégance de sa taille. Elle revint à moi, le rasoir haut. Aux mains d'un homme, cette arme, — car enfin c'est une arme! — ne m'avait jamais causé aucune impression. En la voyant agiter par une femme, je ne pus me défendre d'une appréhension bizarre. Ce qu'il y avait de doux dans la physionomie de la perruquière me sembla s'effacer par degrés. L'image de la Judith de Béthulie passa devant mes paupières, — que je fermai involontairement. Et je songeais aux torts nombreux que j'ai eus envers les femmes, aux infidélités et aux ingratitude dont j'ai donné l'exemple. Je me dis que j'aurais été bien fou et bien vain de croire que tous ces méfaits resteraient sans châtement....

Pendant ce temps-là, le rasoir courait ou plutôt voltigeait, papillon d'acier, sur ma figure blémisante. Une sorte de vertige, — dont je m'étonne aujourd'hui, s'empara tout de bon de mon cerveau; des drames oubliés remontèrent à la surface de ma mémoire; je revis des têtes éplorées et irritées; j'entendis un chœur de plaintes, de reproches, de menaces. Et par une succession rapide d'idées, la perruquière m'apparut comme le ministre et l'exécuteur de ces vengeances.

Et le rasoir voltigeait toujours !!

Cette sensation finit par me devenir insupportable; je fis un mouvement comme quelqu'un qui se débat. Elle s'arrêta aussitôt, pour me demander du ton le plus naturel :

— Est-ce que je vous fais mal, monsieur?

Je rongis de mon hallucination, et je balbutiai un « Non, pas du tout! » en reprenant position sur ma chaise.

Le fait est qu'elle avait la main extraordinairement légère; je parle de la main qui tenait le rasoir. L'autre, la main gauche, s'appuyait tantôt sur ma joue, tantôt sur mon cou, pour aider la peau à se tendre. — Lorsqu'il s'agit de raser la lèvre supérieure (je ne porte pas de moustache), la perruquière me pinça le nez d'une façon assez vive. Était-ce distraction ou excès de zèle? N'était-ce pas plutôt un éclair de malice? C'est ce que je ne saurais démontrer. — Quoi qu'il en soit, ce procédé suffit pour dissiper instantanément mon vertige et pour me rendre entièrement au sentiment de la réalité.

Trois minutes après, ma barbe était faite, et très-bien faite. Ma perruquière — *ma*, le fat! — s'offrit à me laver le menton. Cette fois, je refusai ses services.

Lorsque je sortis de la petite boutique, les deux femmes se confondirent en salutations.

~ La reprise d'*Adrienne Lecouvreur* à la Comédie-Française, annoncée depuis si longtemps, a enfin eu lieu mardi dernier. C'était une véritable solennité. On a revu ce soir-là la presque totalité des habitués du Théâtre-Français, c'est-à-dire le bataillon des gens de lettres et des artistes; c'était la première fois qu'on se comptait aussi complètement. Le foyer avait un air de fête.

La pièce a bien marché; M<sup>lle</sup> Favart succédait à Rachel, M<sup>me</sup> Arnould Plessy à M<sup>me</sup> Allan, Bressant à Maillart, Got à Régnier. Il est résulté de cette distribution nouvelle nombre d'effets nouveaux. — L'œuvre de MM. Scribe et Legouvé était une de celles qu'affectionnait le plus la grande tragédienne, et qu'elle colportait le plus à l'étranger. Avec elle,

*Adrienne Lecouvreur* a réalisé en Amérique des recettes de 20,000 francs. La coquetterie féminine de Rachel trouvait son compte dans ce rôle, d'ailleurs assez facile à jouer, qui lui permettait de changer plusieurs fois de costume et d'exhiber les plus beaux diamants du monde.

La vraie *Adrienne Lecouvreur* aurait été contentée de M<sup>lle</sup> Favart; Voltaire aussi, et Dumarsais pareillement. On se demande peut-être ce que vient faire ici Dumarsais; c'est une anecdote racontée par un contemporain : « Jamais début sur aucun théâtre ne fut peut-être plus brillant que celui d'*Adrienne Lecouvreur*. Un seul homme, tapi dans un coin de loge, et pour qui cet engouement général n'était pas contagieux, se bornait, de temps en temps, à dire à demi-voix : *Bon, cela!* Et cet homme ayant été remarqué, l'actrice, à qui l'on fit part de cette espèce de phénomène, voulant savoir qui il était, et ayant appris que c'était le fameux grammairien philosophe Dumarsais, l'invita, par un billet très-poli, à lui faire l'honneur de venir dîner chez elle en tête-à-tête. » *Adrienne Lecouvreur* a dîné en tête-à-tête avec un grand nombre de gens célèbres; Maurice de Saxe n'est venu qu'un des derniers. Avant lui, milord Péterborough, — qui aurait pu s'appeler aussi milord Pot-au-feu, — traitait assez cavalièrement l'idole du parterre parisien : « Allons, madame, disait-il, qu'on me montre beaucoup d'amour et beaucoup d'esprit. »

M<sup>lle</sup> Favart a montré, elle aussi, beaucoup d'esprit et beaucoup d'amour dans son rôle de reine de théâtre et d'amante délaissée.

~ Au Gymnase, deux hommes d'esprit, MM. Delacour et Louis Leroy, ont fait représenter une pièce en trois actes : *les Reflets*.

Pour qui sait lire, cette entrée en matière : « *Deux hommes d'esprit...* » est déjà l'indice d'un demi-succès. *Les Reflets* renferment une idée de comédie, mais mal définie et mal mise en œuvre. Il s'agit des hommes qui n'ont aucune originalité par eux-mêmes et qui tirent leur mérite ou de leur tailleur, ou de leur cheval, ou de leur femme, ou de leur journal. A ce compte, tout individu serait plus ou moins un reflet, car enfin il est rare d'échapper absolument à une influence quelconque.

M. Raynard, — l'épique bossu des *Chevaliers du Pince-nez*, débutait dans *les Reflets*. Parti de la farce et de la féerie, le voilà en marche pour la comédie. Chabanais se pavane aujourd'hui dans le fameux salon nankin du Gymnase.

~ Celle qu'on a si longtemps appelée *la duchesse Schneider*, Mlle Hortense Schneider, qui fut la *Belle Hélène*, est rentrée presque modestement cette semaine au théâtre du Palais-Royal, où ses premiers débuts eurent lieu il y a .... Non, il y a moins que cela!

C'est dans les *Diabes roses* de Lambert Thiboust qu'elle a reparu; et, le ciel me pardonne! je crois qu'elle était presque émue au lever du rideau.

~ Les derniers échos de la fête de Saint-Cloud nous autorisent à dire quelques mots d'un petit volume que M. Stair vient de faire paraître sur cette localité désormais aussi intéressante par ses malheurs que par son admirable paysage. A la fois dessinateur et écrivain, M. Stair a illustré lui-même son ouvrage de plusieurs croquis à la plume fort lestement enlevés. Il nous promène ainsi à travers les ruines amoncelées à Saint-Cloud par les Prussiens: brûlées les maisons Armengaud, Zimmermann, Campbell; brûlées l'habitation et la bibliothèque de M. Jules Levallois, le critique distingué; ravagée la maison de notre confrère Charles Yriarte; détruite la maison de M. de Foy « avec ses statues et ses guirlandes d'un goût douteux »; détruite aussi la maison de Dantan le statuaire, — de Dantan que le roi Guillaume s'était fait présenter quelques années auparavant.

Et un joli trait de plume nous montre aussitôt ce qui reste de la maison de Dantan.

CHARLES MONSELET.

## LA NOURRICE

I

Elle était orpheline et servait dans les fermes. Saint-Martin et Saint-Jean d'été son les deux termes où les gros métayers, au chef-lieu de canton, disputant et frappant à terre du bâton, viennent, pour la saison, louer des domestiques. A peine arrivait-elle en ces marchés rustiques, qu'un fermier l'embauchait au plus vite, enchanté par sa figure franche et sa belle santé, et les plus rechignés comme les plus avarés lui prenaient le menton en lui donnant ses arrhes, et lui payaient encore un beau jupon tout neuf. En effet, elle était robuste comme un bœuf, exacte comme un coq, probe comme un gendarme. Sa tête, un peu commune, avait pourtant ce charme que donnent des couleurs, deux beaux yeux et vingt ans de plus, toujours noués de foulards éclatants, ses cheveux se tordaient, noirs, pesants et superbes. Elle savait filer, coudre, arracher les herbes, faire la soupe aux gens et soigner le bétail. La dernière à son lit, la première au travail, aux mille soins du jour empressée et savante, c'était le type enfin de la bonne servante. Sage? Qui sait? Mais nul n'en médisait du moins. Ce n'est que l'autre été, quand on faucha les foins, qu'elle fut tout à coup prise d'un goût étrange pour un assez beau gars, mauvais batteur en grange, qui courait les cafés et vivait de hasards, mais qui, sept ans, avait servi dans les hussards. Tout fier d'avoir porté jadis la sabretache, il avait conservé sa petite moustache et ce certain air fat qui fait qu'on est aimé. Tout le village était par ce drôle opprimé. Au bal, c'était toujours pour lui les belles filles; au billard, observant le choc savant des billes, un cercle d'amateurs éblouis l'entourait. Elle épousa ce beau tyran de cabaret dont aucun paysan n'avait voulu pour gendre, et qui, lorsqu'à sa main elle parut prétendre, fit bien quelques façons, mais ne refusa pas, sachant les louis d'or cachés dans un vieux bas, et les rêvant déjà transformés en bouteilles. Toutes ces unions maudites sont pareilles : la noce, quelques nuits de brutales amours, la discorde au ménage au bout de quinze jours, l'homme se dégageant brusquement de l'étreinte pour retourner au vin quand la femme est enceinte, les courroux que des mots ne peuvent apaiser et le premier soufflet près du premier baiser. Puis la misère.

Ici l'événement fut pire.

Ce fainéant avait des instincts de vampire. Ce monstre, le jour même où sa femme accoucha, — L'huissier ayant saisi le ménage — chercha le moyen d'exploiter encore sa femelle; et quand il vit son fils mordant à la mamelle, il se frotta les mains. Chose horrible! il fallut, pour sauver le vieux toit, la vache et le bahut, que la mère quittât son pays, sa chaumière, son enfant, les yeux clos encore à la lumière, et qui, dans son berceau, gémissait, l'innocent! Qu'elle vendit, hélas! son lait, plus que son sang, et que le front courbé par cet acte servile, douloureuse, elle prit le chemin de la ville. — Elle avait bien d'abord refusé de partir, mais son homme montrait un réel repentir; il pleurait, il avait juré de ne plus boire. L'hypocrite disait : — Un père, on peut le croire. Plus un seul coup de vin! Quant au petit patron, je m'en vais, dès demain, le mettre au biberon, et si monsieur n'est pas content de la cuisine, est-ce pour son seul fils que Jeanne, la voisine, a deux seins? L'un des deux sera pour ton petit. Et, la mort dans le cœur, la nourrice partit.

II

Oh! dans le noir wagon l'horrible nuit passée! Sur le dur banc de bois, dans son coin affaissée, comme elle médita sur son sort anormal! Ses pauvres seins gonflés de lait lui faisaient mal. Et là-bas son enfant, éveillé dans sa couche, réclamait à grands cris et cherchait de la bouche

Ce giron où l'on boit la vie avec le lait, Premier asile humain duquel on l'exilait. C'est ainsi qu'elle dut passer la nuit entière, Toute en larmes, mettant la tête à la portière Et buvant à longs traits l'air glacé du ciel noir, Un peu pour se cacher, beaucoup pour ne pas voir, En face d'elle assis, plein de vin et de vice, Un groupe de soldats revenant du service Et qui par sa présence honnête mis en train, Vociféraient en chœur un immonde refrain : Le tout puant le cuir, le rhum et le cigare. A Paris, un laquais l'attendait à la gare. — Un coupé qu'emportait un cheval très-fringant La conduisit devant un perron élégant, Où les autres laquais dirent : — C'est la nourrice. Dans une chambre mauve, adorable caprice De blonde, elle aperçut un berceau près d'un lit, Et devant cet heureux spectacle elle pâlit ; En voyant cette jeune et jolie accouchée, Blanche, et sur le berceau de dentelle penchée, Près de ce doux sommeil d'enfant s'exaltant, Elle crut voir le sien dans son berceau d'osier, Pleurant auprès du lit d'un père sans vergogne, Qui n'entend pas et dort son lourd sommeil d'ivrogne.

Elle prit le petit, qui but avidement. La mère souriait. Le père, en ce moment, Survint et fit la moue en sentant l'atmosphère De la chambre. — Il sortait... pour cette grosse affaire... — Des dossiers sous le bras, en noir, un air subtil. — Ah! voici cette femme. Elle est fort bien, dit-il. Mariée? — Il paraît. — Et son pays? — Normande. Près de Caen. — Permettez, chère, cette demande : Le docteur n'est-il pas pour celle du Midi? — Croyez-vous? — Puis, riant de son rare étourdi, La mère dit : Pour peu que cela vous convienne, Elle est brune et je vais la mettre en Arlésienne. Le costume est joli; puis c'est la mode au Bois. Le père eut un léger sarcasme dans la voix Et, s'en allant : — Fort bien. — Amusez-vous, ma chère.

Comme elle sentait bien qu'elle était étrangère Et qu'elle allait souffrir dans ce monde nouveau! Son nourrisson n'était ni bien portant, ni beau. C'était un pâle enfant, pauvre vie éphémère! Pauvre front concamné! C'est au bal que sa mère, Dans une valse, avait reconnu son étal. Dépitée, il fallut bien qu'elle s'arrêtât En songeant : — Quel ennui! huit longs mois de sagesse? Et quand vient le moment d'avouer sa grossesse, L'homme — la Bourse avait baissé probablement, — Ne trouva tout d'abord qu'un mot suspect : Vraiment! Mais, rempli d'à-propos, comme un joueur qui triche, Il s'attendrit bientôt, sa femme étant très-riche.

III

Or la nourrice, ayant sans cesse l'embarras De l'enfant qui criait faiblement dans ses bras Et lut mordait le sein de ses lèvres avides, Errait seule parmi les appartements vides Et, rustique au milieu du luxe des salons, Comptait les jours d'exil qui lui semblaient si longs. Triste foyer! La mère était toujours en course, Le père était au cercle, au palais, à la Bourse; Et, quant à leur enfant, ils ne le voyaient pas, Sauf quelquefois, le soir, à l'heure des repas, Où le chef de maison, par pure bonté d'âme, S'écriait : — Votre fils est fort joli, madame! — Puis, époux plein d'égards et sachant ce qu'il doit, Il riait au petit et lui donnait son doigt. Mais madame bâillait, n'étant pas satisfaite D'une robe apportée alors pour quelque fête, Et, jugeant qu'on avait assez de l'avorton, Disait : — Il se fait tard. Allez coucher Gaston. Qu'importaient cependant à la pauvre nourrice, L'abandon désolant, la maison corruptrice, Ce faible enfant malade et refusant son lait, Les habits d'opéra comique qu'il fallait Par les jours de soleil montrer aux Tuileries, Les repas à l'office et les plaisanteries De la femme de chambre et des valets railleurs? Pauvre mère! son âme était toujours ailleurs. Toujours elle suivait, hélas! par la pensée Sa lettre, la dernière au pays adressée, La réponse si lente et venant de si loin; Et puis elle courait chez l'écrivain du coin Dont l'enseigne, chef-d'œuvre affreux de calligraphe, Présente un Béranger tracé d'un seul paraphe. Enfin on répondait : — L'enfant se porte bien; Il profite, il grandit, il ne manque de rien. Mais il faut de l'argent. L'huissier gronde et réclame.

Elle baisait la lettre et, le bonheur dans l'âme, A l'époux qui mentait — dévouement incompris — De son dur esclavage elle envoyait le prix.

IV

L'hiver revint joyeux. Grands diners, bals, théâtres. Le nourrisson avait des toux opiniâtres, Et sous son front ridé brillaient ses yeux trop grands. Bref, le pauvre chétif, un soir que ses parents Etaient allés bâiller à quelque opéra-bouffe, Eut un de ces accès trop longs dont on étouffe. Sa nourrice le vit expirer sur son sein; Puis la mère, en rentrant, trouva le médecin Penché sur le petit cadavre déjà roide, Et, confuse, ayant peur de paraître trop froide, Fit, pour pleurer beaucoup, des efforts inouïs.

Congédiée alors avec quelques louis Et l'esprit inquiet de cette mort subite, La nourrice voulut revenir au plus vite Au fils qu'elle pourrait allaiter aujourd'hui, A l'enfant campagnard, qui se portait bien, lui! O le voyage heureux que l'espérance abrège! Que lui font le ciel gris, les champs vêtus de neige Et, là-bas, les bois noirs où volent les corbeaux? Tout, les arbres, les champs, le ciel, lui semblent beaux. Le pays est plus près, le lieu d'exil recule; Dans un instant, sur la rougeur du crépuscule, Ses yeux mouillés de pleurs verront se détacher La silhouette mince et noire du clocher. C'est le terme à présent de sa longue souffrance. Elle va voir son fils! — Enfin, ô délivrance! Le train s'arrête avec ses rudes chocs de fer.

Mais pourquoi donc est-il si froid, ce soir d'hiver? Pourquoi le vent du nord gémit-il dans les branches? Pourquoi donc les fossés des mornes routes blanches, Noirs et béants, sont-ils pleins d'une horreur sans nom? Pourquoi toutes ces voix qui semblent dire : Non, Parmi ces tourbillons siffleurs de feuilles mortes? Pourquoi ces hurlements de gros chiens sous les portes? Pourquoi ce cher pays, aimé de tant d'amour, Fait-il donc cet accueil hostile à ce retour?

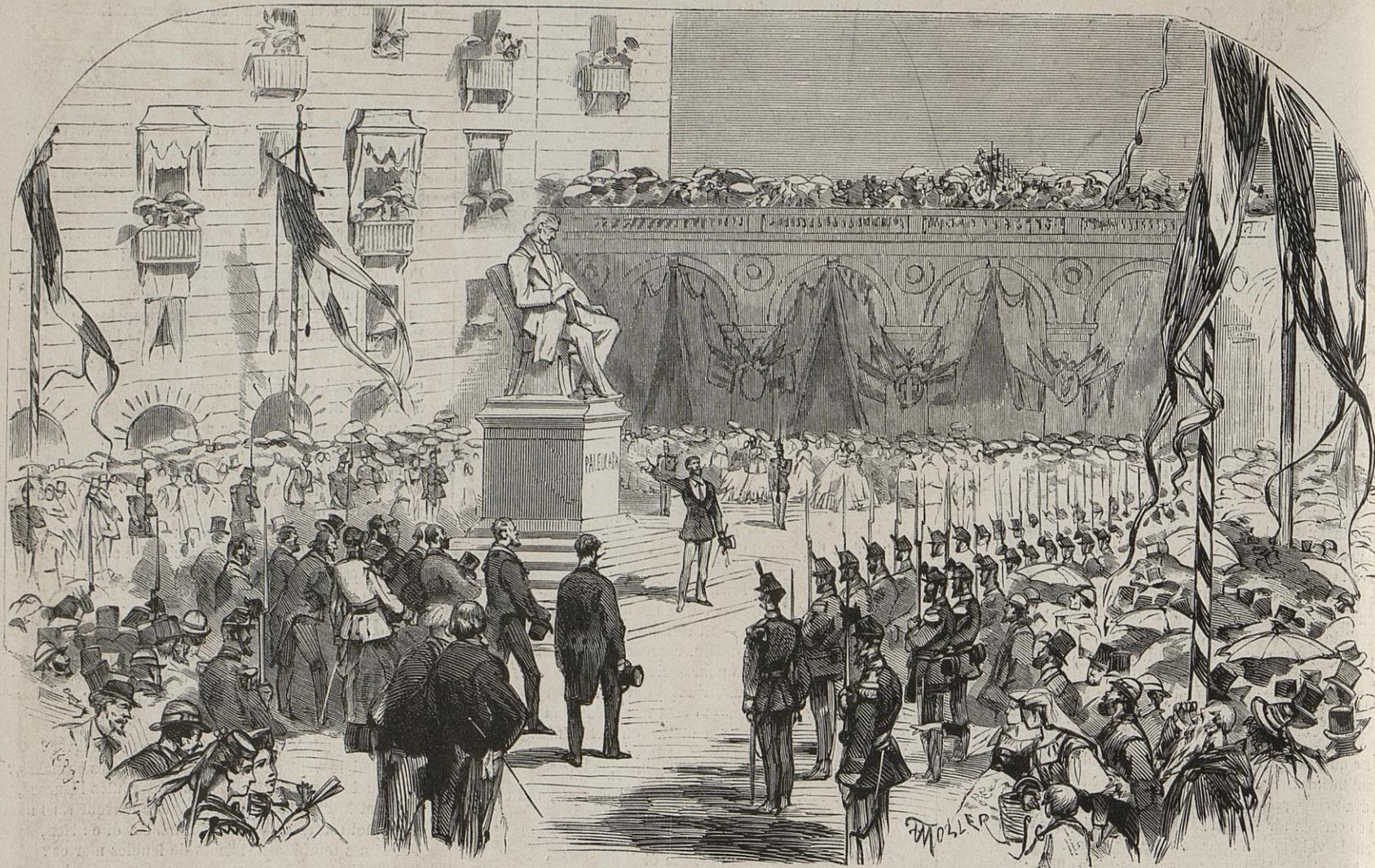
La voilà cependant au bout de son voyage. La nuit tombe. Tout est désert dans le village. L'église au vieux portail dans la brume apparait; Et, près de là, voici le houx du cabaret D'où sort, vibrante et claire, une chanson bachique. — Soudain la voyageuse a fait halte, tragique, Bouche béante et comme allant pousser un cri. Car cette voix, c'est bien celle de son mari. Cette ombre profilée en noir sur ces fenêtres, C'est la sienne. Il avait donc menti dans ses lettres. Il est toujours le même, elle avait bien raison : Il boit, et le petit est seul à la maison. Le cerveau traversé d'une affreuse lumière, Eperdue, elle court en hâte à sa chaumière. La porte est entr'ouverte, elle entre. — Qu'il fait noir! Du feu! bien vite. — Et la malheureuse put voir, Dans la chambre à présent soldide et démeublée, Le reste du repas de l'ivresse attablée, Le jambon qu'il mangea, la bouteille qu'il but, Et, dans l'ombre, parmi les choses de rebut, Sale, brisé, couvert de toiles d'araignée, — Objet horrible aux yeux d'une mère indignée Et qu'on avait jeté dans ce coin sans remord, — L'humble berceau d'osier du petit enfant mort.

Elle tomba. C'était la fin du sacrifice.

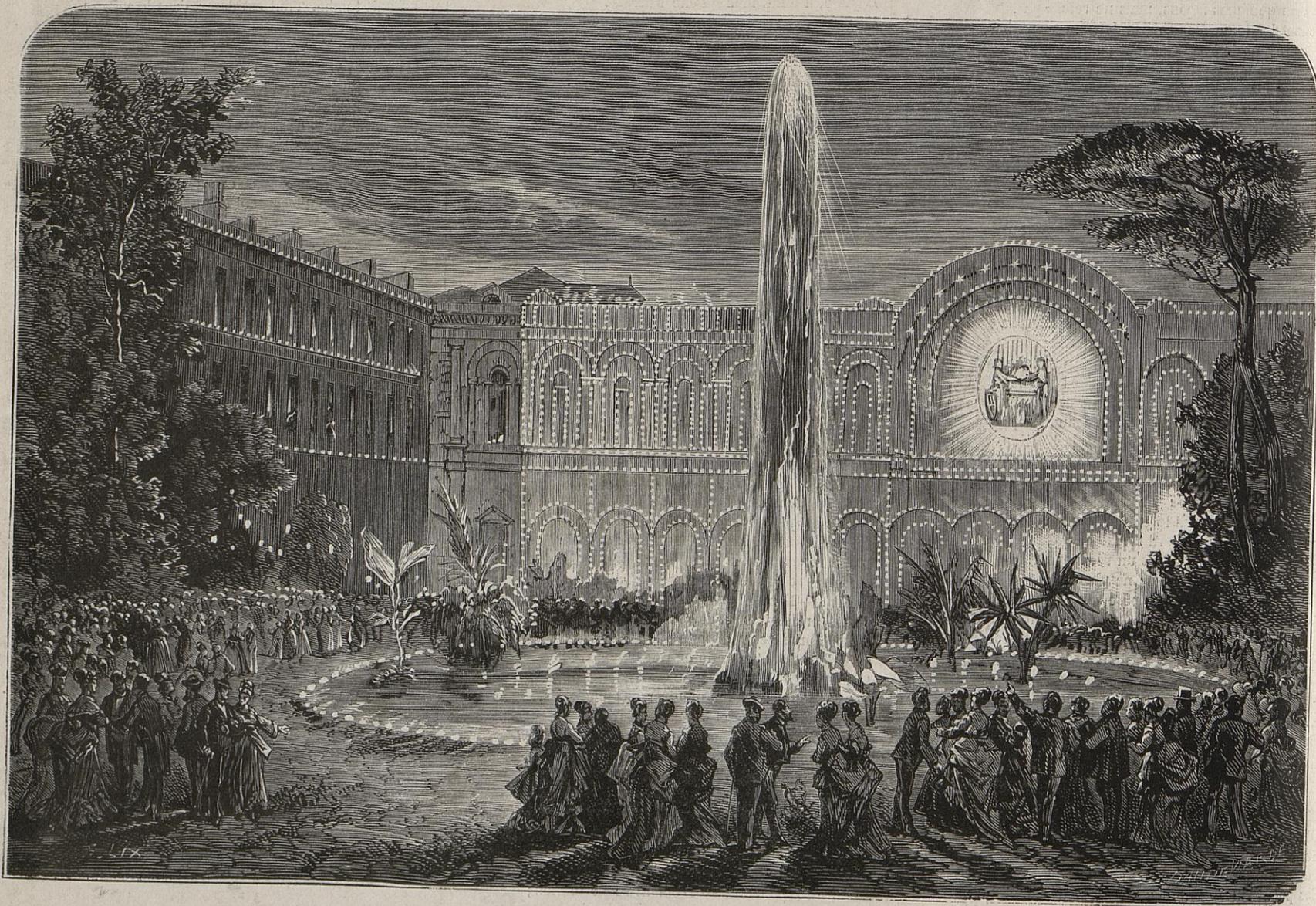
V

Et depuis lors, on voit, à Caen, dans un hospice, Tenant fixes sur vous ses yeux secs et brûlants, Une femme encor jeune avec des cheveux blancs, Qui cherche de la main sa mamelle livide Et balance toujours du pied un berceau vide.

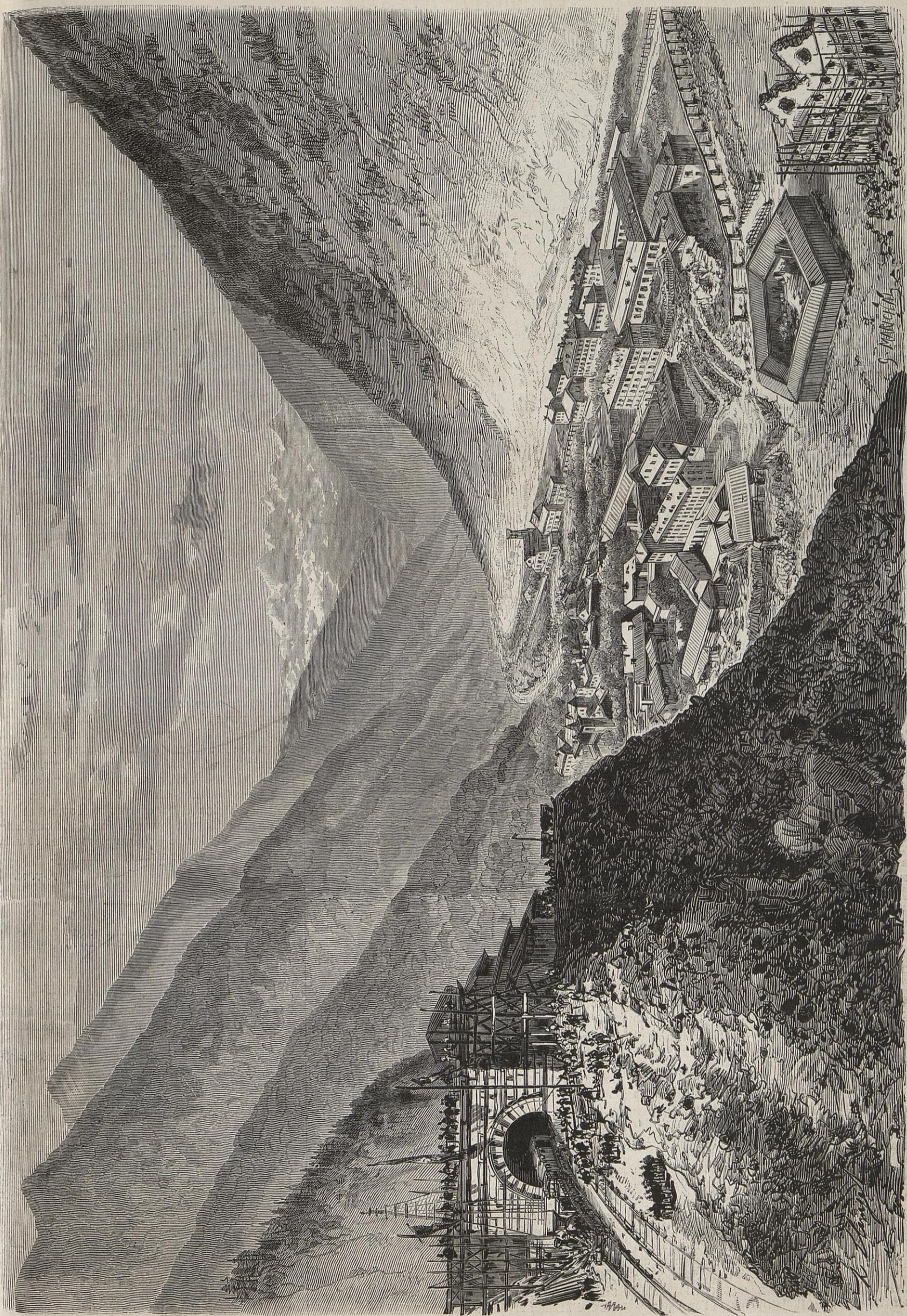
FRANÇOIS COPPÉE.



TURIN. — Inauguration de la statue du chevalier Piétro Paléocapa sur la piazza San Quintino.  
(D'après croquis de M. de Pontremoli.)



TURIN. — Illumination de la gare à l'occasion de l'inauguration du tunnel des Alpes.



LE MONT CENIS, — Entrée du tunnel des Alpes du côté de la France. — Les établissements du village de Fourneaux. — (D'après nature, par M. Clerget.)

## LE TUNNEL DU MONT CENIS

Mardi, 19 septembre 1871.

Monsieur le Directeur,

Turin a retrouvé ces derniers jours son aspect de capitale; il a repris son animation d'autrefois, et une foule d'étrangers inonde ses places, ses jardins et ses immenses boulevards.

Son admirable situation topographique, ses larges rues droites mais un peu froides d'aspect, ses églises, ses musées, ses nombreux monuments font de l'antique Turasia une ville unique en son genre, et qui, lorsqu'elle se met à régaler ses hôtes, le fait dignement et largement, grâce au patriotisme intelligent de son conseil municipal.

Aussi vous dirai-je quelques mots et vous enverrai-je quelques croquis de ces fêtes splendides qui ne se renouvelleront peut-être jamais, surtout en pareille occasion.

Le 17, jour de l'inauguration du tunnel des Alpes, à 6 heures 20, le train A, le seul qui dût franchir le nouveau passage souterrain, emportait la députation chargée de recevoir M. le ministre français et nos invités d'outre-monts, députation composée de MM. Sella, Visconti-Venosta, de Vincenzi, Grattoni et d'un groupe de sénateurs et de députés italiens.

Grâce à l'aimable ingénieur en chef, M. le chevalier Massa, j'avais eu l'honneur d'être admis dans le convoi qui arriva à Bardonnèche à 10 heures 30, et se dirigea vers le tunnel qu'il franchit en 22 minutes. Nous arrivions à Modane, à 11 heures.

C'est là qu'a eu lieu la réception, par nos ministres, de MM. Victor Lefranc, F. de Lesseps, Nigra, de M. le Président de la Confédération helvétique, etc.

Le retour n'a pas duré plus de 43 minutes.

À Bardonnèche, nous avons été salués par des salves d'artillerie, des airs joués par les sociétés musicales, les vivats et les cris de joie d'une foule enthousiaste. Le canon tonne; la poudre a bien le droit de fêter son œuvre.

Vous parlerai-je de la salle du banquet, improvisée, pour 1,200 invités, sur les débris et les matériaux amoncelés pendant la perforation du tunnel? Le pavillon long de 1,200 mètres et large de 16, était tendu de bandes blanches, rouges et jaunes, avec des trophées et des écussons. Des discours et des toasts ont été prononcés; mais au moment où vous lirez ces lignes, les journaux vous en auront donné le texte; je ne les reproduirai donc pas. Je rappellerai seulement que le service était préparé à raison de 45 francs par tête; total: 54,000 francs.

À neuf heures du soir, nous entrions dans Turin. Le spectacle qui nous attendait, pour être moins émouvant que celui de la matinée, n'en était pas moins grandiose.

La ville ruisselait de lumières. Les édifices et les statues se profilaient sur le fond harmonieux des flammes de Bengale; la place San-Carlo offrait un coup d'œil éblouissant; les bâtiments de la gare rayonnaient de la base au faite; la façade de la gare était resplendissante de lumières. Sur le fronton se détachait un immense transparent représentant la France et l'Italie se donnant la main, par-dessus la nouvelle voie.

Cette illumination à elle seule a coûté 25,000 fr. Le *Viale del Re* avait été transformé en tunnel des Alpes, et cent mille feux retraçaient l'étincelante silhouette de l'œuvre de Sommeiller. Partout des gerbes de feu, des lustres, des lampions, des verres et des lanternes aux trois couleurs.

Le lendemain, on ouvrait dans la matinée le marché aux bestiaux, et vers midi, S. A. le prince de Carignan inaugurait le monument de Paleocapa sur la place San Quintini. À deux heures, ouverture du musée industriel; à six heures, dîner de gala offert par la ville de Turin dans le magnifique salon de marbre du nouveau palais Carignan, un des plus beaux morceaux que l'architecture moderne ait produits et qui fait honneur au talent des architectes C<sup>r</sup> Ferri et Cher Bollatti, comme l'ornementation et l'arrangement faisaient honneur au comte

Sambuy. A quarante mètres au-dessus de nos têtes, une galerie circulaire, toujours en marbre blanc, contenait, appuyée à ses balcons, la seconde série d'invités et d'invitées.

Jamais pareil luxe ne fut allié à plus de goût, et jamais toilettes plus merveilleuses ne se mirèrent dans les glaces vénitiennes. C'était féérique.

Le soir, à neuf heures, réception à la préfecture, sur la piazza Castello. Une immense estrade réunissait tous les corps de musique des garnisons voisines et les sociétés chorales, trois cents exécutants environ.

Le lendemain, S. M. le roi donnait un grand dîner au Palais-Royal...

Mais je m'arrête; je me souviens à temps qu'un de vos compatriotes a dit: « Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire, » et je crains d'autre part de manquer le courrier.

Votre tout dévoué,

Chevalier R. PONTREMOLI.

Les lignes qui suivent complètent, autant que l'espace nous le permet, la lettre de notre correspondant.

Les médailles d'or, au nombre de quatre, ont été attribuées à MM. Victor Lefranc, Visconti-Venosta, Grattoni, qui a conduit les travaux pendant treize années consécutives, et à un représentant de la de famille Sommeiller. Des médailles de bronze ont été données à MM. Sadoine, Kraft et à quelques coopérateurs plus modestes de la société Cockerill.

Un côté de cette médaille porte un sujet allégorique à peu près semblable au transparent qui décorait la façade illuminée de la gare de Turin; de l'autre côté sont inscrites les dates de l'ouverture des travaux du percement du tunnel (31 août 1857), et de l'inauguration (17 septembre 1871), auxquelles sont ajoutés les noms et qualités du titulaire de la médaille.

La statue de Paleocapa a été inaugurée sous la présidence du prince de Carignan. Ce Paleocapa était un beau vieillard; il est représenté assis, appuyé sur une canne.

La statue, en marbre blanc, est fort remarquable.

Le chevalier Piédro Paléocapa naquit, en 1789, à Bergame, où son père exerçait de hautes fonctions pour la république de Venise, et fit ses études à l'École de génie et d'artillerie de Modène.

Il dirigea bientôt les travaux de la citadelle d'Ossopo, et plus tard celle de Mandella, et, à la chute de Napoléon, quitta le service pour entrer dans le corps des ponts et chaussées de Venise.

Appelé à faire partie du collège des ingénieurs du nouveau royaume Lombard-Vénitien, il fut chargé de diverses missions qui lui valurent successivement les titres d'ingénieur en chef, d'inspecteur du service des eaux, et enfin, en 1840, de directeur général des constructions publiques.

Paléocapa fit adopter à cette époque de grandes et utiles mesures pour la navigation de l'Adige, l'organisation des canaux et l'assainissement des marais.

Nommé membre du gouvernement provisoire en 1848, il prit le ministère des travaux publics, puis celui de l'intérieur, et se retira à la suite de mouvements politiques.

Il passe alors en Piémont, et devient aussitôt inspecteur du génie civil et membre du conseil supérieur des chemins de fer. Dès 1849, il recevait de Vincenzo Gioberti le portefeuille des travaux publics, qu'il garda jusqu'en 1859.

Paléocapa fut un des plus fermes champions du percement de l'isthme de Suez, et mourut à Turin, le 13 février 1867, avant de voir réaliser l'œuvre gigantesque de M. de Lesseps.

Cavour, Menabrea, de Reiset et Paleocapa sont les seuls qui aient soutenu Sommeiller dans son immense tâche. Avouons que le nom de l'ingénieur français n'a peut-être pas tenu dans toutes ces fêtes la place qu'il méritait. Les morts auraient-ils tort comme les absents?

D'unanimes applaudissements ont accueilli le toast de M. Sella aux mânes de Sommeiller. « Il a, disait-il, rendu le plus grand service à l'Italie. Il est à l'apogée de la gloire. C'est pour lui que le poète a

chanté *Etegi monumentum ere perennius*. Des millions de coups de ciseau ont gravé son nom sur la chaîne des Alpes. Il y a des organisations qui s'incarnent tout entières dans leur œuvre. Témoin ce Raphaël qui expirait au moment où il réalisait l'œuvre splendide de ses conceptions. Ainsi de Sommeiller. »

On a cru voir alors se dresser à l'entrée du tunnel la figure sympathique de notre compatriote, mort à Saint-Jeoire (et non Isoire) au moment d'atteindre la terre promise.

M. Frédéric Thomas rappelait hier que, le 13 octobre 1840, Sommeiller écrivait à un ami, pour le consoler d'une douleur de famille, une lettre dans laquelle nous relevons pieusement les six vers que voici :

Ne regarde pas en arrière,  
Et, plein d'une indomptable ardeur,  
Elance-toi dans ta carrière!  
Une larme au passé, c'est assez. Et surtout  
Souviens-toi que, le sort soit-il dur ou prospère,  
Au festin de la vie on assiste debout !

Quelle existence fut plus militante que celle de notre illustre compatriote?

Né pauvre, Sommeiller fut élevé au collège d'Anancy, au moyen d'une bourse que sa famille obtint et des sacrifices d'une sœur qui aventura sa dot pour lui; car on était loin de prévoir alors que la fortune, qu'il ne rechercha jamais, lui ferait un jour violence.

Il est mort au mois de juillet dernier dans le village qui l'a vu naître, à Saint-Jeoire-en-Faucigny, arrondissement de Bonneville. Atteint d'une maladie cruelle, il avait parfois des étouffements qui lui faisaient rechercher le grand air. Le jour de sa mort, il s'était fait transporter dans un fauteuil sous un arbre de son jardin. Il demanda un baromètre pour vérifier la pesanteur de l'atmosphère. Son neveu, qui l'assistait, alla le chercher dans la maison; quand il revint, son oncle avait cessé de vivre.

Un de ses derniers mots aux médecins qui espéraient le guérir fut celui-ci: « Je suis perdu, je le sens, car rien ne passe plus. »

Et l'un des médecins lui ayant dit avec un sourire mélancolique: « N'en croyez rien; vous qui avez percé une grande montagne qui est là-haut, vous percerez bien, à plus forte raison, un petit organe qui est ici chez vous! » il répondit en patois savoyard: *No, è ferma* (non, c'est fermé).

Sommeiller a laissé d'universels regrets, et, sans doute, dans un avenir prochain, sa statue s'élèvera au-dessus de Saint-Michel, des Fourneaux et de Modane, dominant les coteaux verdoyants et jusqu'à ces montagnes couvertes de neige, formidables obstacles à l'union de deux peuples voisins et amis, qu'il a brisés et pour ainsi dire annihilés.

F.-V. M.

## UNE IDYLLE EN 1871

C'était cette semaine.

Un beau rayon de soleil d'automne invitait à quitter les murailles assombries de ce Paris qui n'est ni mort ni vivant.

Je ne sais si vous éprouvez une impression analogue, mais le soleil d'automne exerce sur moi des influences irrésistibles que n'a pas le soleil de printemps. Avec celui-ci, on peut toujours se dire: J'ai le temps; avec l'autre, il n'y a point à remettre au lendemain. L'année, en septembre, ressemble à ces femmes sur le retour, dont la beauté n'a plus que des demi-heures intermittentes.

Donc il n'y avait point à résister à la séduction et je me mis en route.

En route?... je m'aperçus, une fois dans la rue, que j'avais oublié de me fixer un itinéraire.

Les jours sont courts, et à jours courts, courtes excursions. Mentalement je passai une revue rapide des environs. Le nom de Saint-Cloud s'accrocha au passage.

Je ne l'avais pas revu depuis si longtemps, le grand parc

..... aux longues avenues  
Où de nos pères morts les races sont venues.

J'aime Saint-Cloud de prédilection. C'est l'art et la nature à la fois. Le bourgeois a beau s'y ébattre, il laisse à l'artiste assez de place pour ne pas s'apercevoir du voisinage. Et puis c'est comme un *memento* de toute sa vie pour un Parisien.

Bambin, il est venu y acheter des sucres d'orge et des mirlitons; jeune homme, il en a escaladé, à deux, les sentiers abruptes. Comme on riait! Elle glissait parfois, et c'était un prétexte pour lui ouvrir les bras...

J'aime Saint-Cloud.

Je partis donc.

Je savais d'avance quels deuil avaient passé par là. MM. les photographes cultivent trop bien l'art d'exploiter nos ruines et de s'en faire plusieurs mille livres de rentes, pour me l'avoir laissé ignorer.

J'avais entendu parler de ces décombres que le Prussien nous a laissés comme carte de visite. J'avais vu les charmantes épreuves qui reproduisent et popularisent nos misères, au bénéfice du collodion.

Mais c'était tout. Je ne m'attendais pas au spectacle qui m'était réservé.

Durant le siège, il était sinistre le vieux pont de Saint-Cloud.

Quand on débouchait du rond point de Boulogne, on apercevait béante la blessure que la poudre lui avait creusée en en faisant sauter une arche; puis au delà du côté de la place, se dressait une énorme barricade, amoncellement lugubre de poutres, de pavés, de débris; au-dessus de la barricade, des pointes de fusils et des pointes de casques.

De temps en temps, en rasant la muraille, se faufilaient au loin une ombre tremblante: c'était quelque un des malheureux habitants restés pour veiller sur leur maigre avoir, qui s'en allait chercher un morceau de pain à travers les rebuffades et souvent les coups de fusil.

Partout un silence de mort, qu'interrompaient seulement le sifflement des balles et les boum! boum! du Mont-Valérien.

Quand j'approchai, j'entendis boum! boum! encore.

Mais ce n'était pas le canon: c'était la grosse caisse. Saint-Cloud était en fête. Ce cadavre avait mis du rouge; ce sépulchre devait, le soir, s'illuminer à giorno.

Il faut que tout le monde vive, assure le proverbe.

Tout autour de la grande place, celle où se dressait la barricade, il y a un an, des tronçons de restaurants s'étaient installés. On banquetait entre deux crevasses dans des cabinets sans fenêtres, dans des salles aux trois quarts brûlées.

Dans un coin, un grand Anglais, sec et flegmatique prenait des notes, tandis qu'un pâtissier ambulante, disait, en enfournant sa galette, à un débitant de limonade, son voisin:

— Faut pas nous plaindre, les ruines nous font du bien!

Mon Dieu! le commerce est le commerce; deux et deux font quatre. Ils avaient chômé si longtemps!

Je me disposais, en faisant la part de la nécessité, à esquiver le monde des saltimbanques et à gagner les solitudes ombreuses du haut parc, quand mon regard fut arrêté brusquement.

Non, ce n'était pas possible.

Mais si; je ne me trompais pas. Il y en avait une, il y en avait deux, il y en avait quatre; je finis par en compter six.

Six noces au grand complet, enrubannées, pim-

pantes, joyeuses. Elles étaient venues là chacune de son côté, comme elles allaient jadis faire le tour du lac au bois de Boulogne.

Seulement le bois de Boulogne maintenant, c'est fadasse. On n'y a tué que des arbres, tandis qu'à Saint-Cloud...

Les noces s'étaient dirigées tout droit, non pas vers la fête, mais vers les épouvantables écroulements qui, longtemps encore, attesteront nos défaites.

Il fallait les voir grimper d'un pas allègre au milieu des platras sauter sur les poutres noircies, jouer au chat perché, faire des calembours...

J'en suivis une au hasard. Je voulais savoir jusqu'au bout.

On arriva devant une maison dont il ne restait plus que deux pans de mur. Une vieille femme pleurait en regardant des lambeaux de papier à ramage qui pendaient.

— Voyez-donc, exclama le garçon d'honneur, la bonne tête qu'elle fait. Ce doit être la propriétaire. ... Hé! la mère, combien vendez-vous votre immeuble?

Un éclat de rire enthousiaste salua la question.

La vieille ne répondit même pas, mais me parlant tout bas, comme poursuivant son idée:

— C'était là, monsieur, dans cette chambre, nous étions assises à côté l'une de l'autre, ma pauvre fille et moi... Elle n'avait que vingt-trois ans, monsieur... l'obus entra par la fenêtre...

La noce avait entonné en chœur *les Petits agneaux*.

Elle gravit ainsi toute la colline.

Je la suivais toujours.

Quand elle fut en haut, près de la gare de Montretout (Montretout! notre dernière défaite!) on rencontra une route le long de laquelle étaient rangées quatre ou cinq voitures.

Les cochers étaient tout debout sur leur siège, le fouet à la main, criant:

— Voilà messieurs, voilà mesdames! Des voitures pour aller aux tombeaux de Buzenval...

— Buzenval, fit le marié... Veux-tu, Ernestine... Ça doit être très-chic à voir!

— Oui, oui, Buzenval, à Buzenval... on rigolera, riposta le garçon d'honneur de plus en plus rempli d'entrain.

— A Buzenval!!!

Alors commença le marchandage.

Un gros cocher demandait quinze francs:

— C'est trop cher.

— Pardon, mais moi je connais les emplacements où les nôtres ont été massacrés, je suis du pays! Je vous mènerai même à un endroit où on ramasse des boutons d'uniforme et des morceaux de drap. ....

Pourquoi pas des morceaux de chair?

C'en était trop, je me sauvai.

La grosse caisse tonnait toujours, le pâtissier vendait une nouvelle fournée de galette.

Et vous croyez que la France s'en relèvera?...

Allons, tant mieux!

PIERRE VÉRON.

SAINT-CLOUD

Ce nom ne rappelait jadis que le souvenir des grandes cimes ombrant la Seine et couronnant une ville de villas gracieuses et pittoresques. Il rappelait encore la fraîcheur des verts quinconces, et des gazons unis comme un velours émeraude, la majesté des grandes allées, la splendeur des panoramas découverts de ses hauteurs. A ces poésies de la nature

qu'on trouvait à Saint-Cloud, les jours de calme, et que goûtaient surtout les rêveurs et les amoureux, il faut ajouter les souvenirs de ces journées de grandes eaux qui amenaient devant les flots symétriques de la monumentale cascade des flots de population enjouée, se ruant ensuite dans les allées montueuses et sinueuses, y faisant fuir tous les oiseaux, et promenant sous le couvert leurs joyeux ébats. Il faut ajouter enfin ces souvenirs des fêtes traditionnelles qui transformaient le parc en une immense foire, où, marchands de colifichets, baraques de saltimbanques, loteries, chevaux de bois, etc., etc., faisaient les délices de tout Paris par trois fois dans chaque saison, fêtes connues dans l'univers entier, et où le mirliton joue le grand rôle.

L'année dernière, hélas! la grande avenue du parc est restée solitaire, les cabarets et les boutiques sont restés portes closes, et les patrouilles prussiennes ont seules promené leurs ombres néfastes dans les bois coupés et dans les rues désertes.

Une nuit, une pluie de bombes s'abattit sur la colline envahie: c'était le Mont-Valérien qui balayait l'ennemi de ses menaçantes positions de Montretout, de la terrasse du château et de la Lanterne-de-Démosthène. Les nuits suivantes les mêmes foudres éclatèrent encore, les arbres se découronnèrent, les toits s'éventrèrent, les murs s'affaïssèrent, le feu, le terrible feu se déclara dans maints endroits à la fois. L'ennemi s'en éloigna d'abord, et, avec son rire satanique aux lèvres, il contempla deux mois durant cet effondrement jusqu'à ce que, obligé d'abandonner, par la force des traités, ce malheureux pays, il revint de sa main verser les huiles inflammables et promener la torche sur les quelques maisons que le canon et la flamme avaient jusque-là épargnées.

Quel spectacle ce fut pour nous quand il nous fut donné de revoir cette ville, autrefois si riante, et ce gracieux château, posé là au milieu des futaies comme une colombe dans son nid: murs noircis, fenêtres béantes, débris épars, rues encombrées, perspective de ruines sur ruines, quelque chose de navrant.

De temps en temps, un habitant qui cherche au milieu des décombres où était sa porte; un autre, qui montre, au faite d'un mur chancelant, le foyer où il se chauffait jadis; partout, des malheureux sans asile et souvent sans pain.

Mais la charité s'est émue de tant de maux, et des pèlerinages de visiteurs sont venus vers ces ruines, ils ont déposé l'obole dans la main de l'infortuné, quelques recoins ont été réhabilités, l'époque des joyeuses fêtes, est revenue, et au lieu de supprimer ces plaisirs qui contrastent tant avec la douleur du lieu, on les a encouragés au point de vue de la charité.

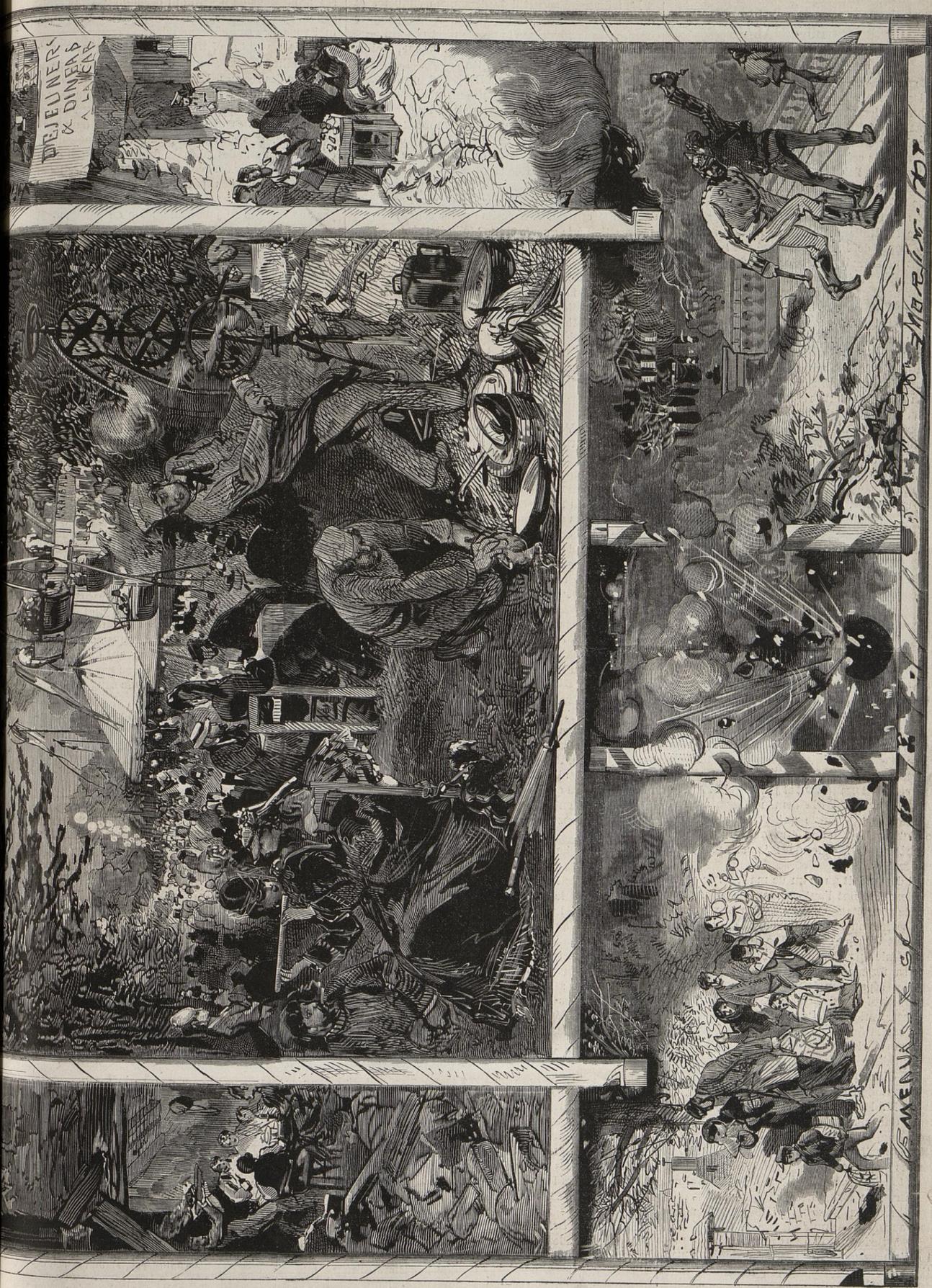
Aussi, cette année, la fête des mirlitons était-elle plus animée que jamais, et la foule grouillait non seulement au milieu des baraques où Jeanne d'Arc et Garibaldi battaient Anglais et Prussiens! (hélas!) mais encore au château, à l'église, dans les rues retracées. Ça et là des quêtes gracieuses tendaient la main pour les malheureux, et chacun répondait à cet ingénieux appel à la compassion. ....

Enfin, les braves habitants s'aident eux-mêmes de leur mieux; partout sont installées des tables à manger ou à boire; on déjeune, on dîne, on boit au beau milieu des places et des rues, souvent dans les ruines mêmes; et dans ces pans de maçonnerie qu'on croirait ne devoir receler que des corbeaux, chantent de joyeux convives.

Contrastes piquants, effets pittoresques, épisodes touchants ou terribles que M. Edmond Morin a voulu résumer dans la page spirituelle et artistique que nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs.

C'est une histoire complète de Saint-Cloud en un seul tableau.

M. V.



## COURRIER DU PALAIS

Il est de ces affaires dont on n'aime à parler que lorsqu'elles sont terminées; c'est pourquoi je raconte aujourd'hui seulement, et en quelques mots, un événement qui a fait et devait faire naturellement grand bruit au Palais. Remarquez bien que nous n'avons pas, dans cette simple chronique des incidents judiciaires, l'obligation de donner un récit des faits au moment où ils se produisent; c'est la tâche de ce qu'on appelle les *faits-Paris*. Les journaux nous ont appris, comme ils vous ont appris un matin, que M. Rolland de Villargues, conseiller à la Cour d'appel de Paris, avait tué un homme et qu'il s'était constitué prisonnier. Voici à peu près, et toujours selon les journaux, les détails de ce malheureux événement: un domestique, renvoyé par M. Rolland de Villargues, s'était présenté le lendemain chez ce magistrat; il exigeait de lui un certificat conçu en termes favorables. M. Rolland de Villargues refusait, et alors le domestique congédié s'emportait, injuriait et menaçait son maître de la veille. Enfin il voulait obtenir par la violence cette attestation qui lui était refusée. M. Rolland de Villargues, effrayé, s'était armé d'un couteau pour se protéger et, dans une lutte corps à corps, le malheureux voulut qu'il frappât son agresseur, involontairement; le coup fut mortel.

Quand un magistrat est inculpé, c'est à la Cour de cassation qu'il appartient, aux termes du Code de procédure criminelle, de remplir le rôle de chambre des mises en accusation, et, par arrêt en date du 15 septembre dernier, la Cour renvoya la cause et l'inculpé devant la Cour d'appel d'Orléans, qui vient de déclarer n'y avoir lieu à accusation contre M. Rolland de Villargues, conseiller à la Cour d'appel de Paris, et prévenu de meurtre.

Je vous parlerai peu du procès en séparation de corps intenté pour la seconde fois par madame la princesse de Beauvremont à son mari; cette seconde édition ressemble beaucoup trop à la première, dont je vous ai donné en son temps un résumé très-complet. Nous avons entendu rappeler la fameuse dépêche télégraphique de ce mari qui rentre en France après dix-huit mois de campagne au Mexique et qui demande purement et simplement à sa femme où l'on a mis ses chemises; ce télégramme rappelle la lettre toute conjugale du roi d'Espagne à la reine, dans le drame de Ruy-Blas:

« Madame il fait grand vent et j'ai tué six loups. »

M<sup>e</sup> Allou, l'avocat de la demanderesse, a aussi rappelé une scène violente qui s'était passée un matin et devant des témoins étrangers à la famille, dans ce château de Ménars dont je vous parlais la semaine dernière.

Enfin, il demandait au nom de madame la princesse de Beauvremont l'autorisation de procéder à une enquête pour établir des faits nouveaux constituant des sévices ou injures graves, et dont le plus sérieux serait celui-ci: M. de Beauvremont, qui a gagné le premier procès, se serait bien gardé de signifier à sa femme le jugement qui repousse la demande en séparation de corps; il aurait voulu se soustraire ainsi aux obligations de la vie commune tout en conservant des droits absolus sur ses enfants et surtout sur la fortune de madame la princesse de Beauvremont, riche aujourd'hui de 100,000 francs de rente, qu'elle a hérités de sa mère, madame la princesse de Chimay.

L'événement de ce procès a été la plaidoirie de l'avocat de M. le prince de Beauvremont, M<sup>e</sup> Dupré Lasale, qui, après avoir été premier avocat général sous l'empire, est entré au sein du barreau. Il s'est attaché surtout à repousser ce gros grief dont nous venons de parler. M. le prince de Beauvremont n'a jamais touché à la dot de sa femme, et s'il n'a pas accompli certaines formalités judiciaires, c'est à la guerre qu'il faut s'en prendre. M. de Beauvremont était alors appelé au camp de Châlons, il a été fait prisonnier à Sedan, et il a fait néanmoins tout ce qui lui était possible pour arriver à une conciliation; il a écrit et on ne lui a pas répondu; il est allé à Ménars, il est arrivé le soir, et le lendemain matin sa femme était partie!

Le tribunal a accueilli la demande d'enquête, et quand l'enquête sera faite, il faudra bien plaider encore; vous voyez que le procès n'est pas fini.

Quant aux séances des conseils de guerre, je crois que l'intérêt est maintenant bien épuisé. Les poursuites dirigées contre M. de Rochefort ont, exceptionnellement, attiré un nombreux auditoire composé de dames en grande partie, mais les débats ont été des plus calmes. Lecture de nombreux articles du *Mot d'ordre* par l'organe du ministère public, lecture de nombreux articles du *Mot d'ordre* par les défenseurs. Si M. de Rochefort a violemment attaqué le Gouvernement régulier, il n'a pas ménagé non plus la Commune, le comité de salut public et le comité central. Ces écrits ont-ils constitué une provocation à la guerre civile? telle était la question principale, car la défense faisait bon marché des autres chefs d'accusation. M. de Rochefort a aujourd'hui quarante ans; ses cheveux grisonnent, sa voix est à la fois faible et sourde; il est fatigué, il a vieilli. Du reste, les curieux de l'auditoire, qui paraissent s'attendre à des éclats de colère, à des scènes de violence, ont dû être singulièrement déçus; l'accusé s'est toujours exprimé avec beaucoup de calme et avec beaucoup de convenance. Vous savez déjà qu'il a été condamné à la déportation dans une enceinte fortifiée.

Après ce procès-là, est venu celui des *Pupilles de la Commune*. Vous avez vu souvent passer deux à deux dans la rue des bambins qui vont à l'école; eh bien, vous avez le tableau exact des quinze accusés qui ont comparu devant le 4<sup>e</sup> conseil pour port d'armes apparentes, d'uniformes et d'insignes militaires dans un mouvement insurrectionnel. Le plus âgé n'avait pas seize ans, le plus jeune en avait onze à peine, et la Commune avait habillé, armé, équipé un bataillon de ce genre. On voudrait rire et on ne l'ose plus quand on songe que ces malheureux enfants ont fait des barricades et les ont défendues; la plupart avouaient qu'ils avaient fait feu. L'un avait brûlé une ou deux cartouches, l'autre avait consciencieusement épuisé ses trois paquets, c'est-à-dire dix-huit cartouches, un troisième avait tiré trente coups de feu, un quatrième répondait négligemment qu'il en avait tiré à peu près une cinquantaine!

Et puis, les voilà tout penauds, comme des écoliers qui ont fait l'école buissonnière et que le maître menace de la *palette*; ils se mouchent avec le coude, ils pleurent comme... comme des enfants!

Sur quinze, il y en a bien dix qui ont répondu qu'ils étaient allés s'enrôler dans les *Pupilles de la Commune* parce qu'il n'y avait pas de pain chez eux; cinq ou six d'entre eux ont appris à lire et à écrire, et presque tous ont déjà été arrêtés pour vagabondage.

Il faut pourtant que l'on sache, et je le répète tant que je le peux pour ma part, qu'il y a dans Paris, et probablement dans toutes les grandes villes, des enfants dont le nombre s'appelle légion, qui ne coûtent rien à leurs parents que la peine d'aller les réclamer une ou deux fois par mois soit chez le commissaire de police, soit au dépôt de la préfecture, soit devant le tribunal correctionnel. Ils commencent par se sauver de l'école; on les met en apprentissage, ils se sauvent de chez leur patron; on les reprend, on les ramène, ils se sauvent encore. Ils couchent au dépôt de la préfecture; le papa ou la maman vient les chercher, ils pleurent, ils font des promesses superbes, mais quand leurs vêtements sont blanchis et raccommodés, quand ils ont convenablement mangé pendant trois ou quatre jours, ils prennent de nouveau leur volée. Ils sont condamnés pour vagabondage, sont rendus à leur famille ou enfermés dans une maison de correction, et, libérés au bout de quelques mois, ils prennent encore la fuite aussitôt que cela leur est possible. Ils dorment partout, sous les arches des ponts, hors de Paris dans les fossés, dans les carrières, sur les fours à plâtre; ils mangent... Dieu sait comment. Ils boivent du vin et de l'eau-de-vie, ils se grisent, ils fument, ils ont des *mattresses*! La première fugue a duré un jour, la seconde dure 24 heures, la troisième peut durer trois mois. Ils commencent par voler « pour manger et pour s'habiller, » comme le déclarait un des pupilles de la Commune, puis ils deviennent voleurs de profession et exercent toutes ces honteuses

professions de hasard qui déshonorent la civilisation. Les registres du bague pourraient mieux que moi vous dire ce qu'il en advient.

Et il y a vingt ans, trente ans, quarante ans que ces pupilles du vagabondage se succèdent, faisant toujours des recrues. Les audiences correctionnelles vous montrent des enfants de six ans qui en sont à leur cinquième ou sixième fuite, qui jouent la comédie des larmes et s'admirent tout bas dans leur hypocrisie, qui sont retors, rusés, impénétrables, cuirassés comme des vétérans du crime. Est-il donc si difficile d'avoir des écoles qui sachent garder leurs écoliers, d'avoir des patrons qui sachent garder leurs apprentis, des règlements qui ne permettent pas aux enfants de jouer ou même de *flâner* sur la voie publique?

Le 4<sup>e</sup> conseil de guerre avait appelé à sa barre les parents des accusés, et nous avons entendu là les mêmes doléances et les mêmes excuses, dont il faut pourtant reconnaître la valeur, jusqu'à un certain point:

« Que voulez-vous? Il se sauve toujours! — Moi, je travaille; — moi, j'ai trois autres enfants; — je ne peux pas passer mon temps à garder celui-là. — C'est un mauvais sujet fini; faites-en ce que vous voudrez! »

Cinq ont été rendus à leurs parents, les dix autres ont été envoyés dans des maisons de correction pour y être détenus et élevés jusqu'à l'âge de vingt ans accomplis.

La cour d'assises vient de juger un jeune homme de vingt ans, nommé Langelot, garçon marchand de vin, qui a tiré sur sa tante trois coups de revolver, dont chacun d'eux a causé une blessure grave; il allait continuer, quand on s'est emparé de lui et qu'on a pu détourner son bras. Ce jeune monsieur se vengeait; sa tante lui avait donné deux soufflets un jour qu'il l'avait insultée, et il avait longuement et froidement prémédité cet assassinat. Il avait des griefs, ce jeune homme; il avait découvert, en violant le secret des lettres, que sa tante avait une liaison et que cela déshonorait la famille. Il vengeait la morale outragée à coups de revolver. Il écrivait tout cela à ses parents avant de commettre le crime, et il terminait sa lettre par ces mots:

« Fait le jour du crime avec tout le sang-froid possible. — Signé: Langelot. »

Ici, je ne veux pas faire de réflexions; ce malheureux fou de vanité a été condamné à vingt ans de travaux forcés.

PETIT-JEAN.

## LES ENFANTS

ÉTUDES D'APRÈS NATURE

II

Ge qu'il importe de faire connaître aux hommes.

RECETTE POUR AVOIR DE BEAUX ENFANTS

Le secret en a été cherché depuis longtemps, à commencer par les anciens, qui faisaient mettre à mort les nouveau-nés infirmes ou difformes; mais les modernes se sont préoccupés plus particulièrement de la question et ont imaginé des moyens moins barbares.

Les uns, comme Caillet, proposent la *Callipédie*; les autres, comme Robert, la *Mégalthropogésie*, deux mots terribles pour donner la recette d'avoir de beaux enfants ou des enfants de génie.

Les intentions de ces médecins sont bonnes; leurs moyens sont baroques, à en juger par le nom qu'ils donnent à leurs systèmes.

A s'enfoncer dans la plupart des livres de ces utopistes, on recueille des traits d'une bouffonnerie considérable (1).

(1) Il y a quelques années, n'a-t-on pas inventé encore la *puériculture*, qui revient à la science comme l'agriculture ou la sylviculture? Bientôt on demandera sans doute la création d'une chaire pour propager cette puériculture, que j'appellerais volontiers une culture puérile. Je fais une exception toutefois pour la *Callipédie contemporaine* du docteur Noiret, ouvrage qui, malgré son titre, est une lecture agréable et part d'un homme de bien.

Robert, l'auteur de la *Mégalanthropogénésie*, croyait que l'homme qui a le cerveau plein de grands projets est particulièrement apte à produire un enfant parfait: ainsi le général, la veille d'une grande bataille, le poète composant le danseur.

« Je suis persuadé, écrivait sous la Restauration Robert, que si Vestris s'acquittait de ses devoirs conjugaux après le ballet de *Télémaque* ou de *Psyché*, il ne pourrait manquer d'engendrer un fils de lui, surtout ayant épousé une nouvelle Terpsichore. »

On enveloppe de flanelle le danseur qui a terminé son pas: quand il rentre dans les coulisses il est rompu et le repos est ce qu'il souhaite par-dessus tout. Je doute qu'il choisisse un jour d'opéra pour se marier.

Un autre réformateur, M. Bernard Moulin, prétend que « les enfants sont, à l'état physique, moral et intellectuel, la photographie vivante de leurs parents générateurs, prise au moment de la conception. »

Pour obtenir un enfant musicien, voici sa recette:

« Tous les maîtres de musique n'ont pas des enfants musiciens. Il en serait autrement s'ils voulaient, au moment décisif, fredonner avec attention une cantate qui agite les fibres. Nous lui prédisons un succès complet; car en chargeant ainsi le fluide vital reproducteur, l'organe musical, cet organe de la musique se photographiera vivant et magique dans le rejeton. Il n'y aura pas de déperdition de fluide; en d'autres points l'enfant naîtra musicien. »

Ce fredonnement, la première nuit des noces, aurait pour résultat d'étonner profondément une mariée qui ne serait pas au courant du système de son époux.

Cependant, tous les physiologistes ne poussent pas les conséquences de leurs systèmes à l'extrême. « Quand les parents, dit l'illustre Burdach, ont de l'aversion l'un pour l'autre, ils produisent des formes désagréables; leurs enfants sont moins dispos. » C'est pourquoi Cabanis disait qu'il appartenait à la médecine de perfectionner l'espèce humaine. Et pourtant les enseignements des médecins qui ont succédé au célèbre physiologiste ne paraissent pas avoir été mis en pratique, à en juger par les enfants pâles, étioles, souffreteux, qui ne sont pas la gloire des hautes classes parisiennes.

La société d'aujourd'hui, je parle plus particulièrement de la bourgeoisie riche, devrait produire plus de ces beaux enfants dont se préoccupe à juste titre l'Angleterre; mais il faudrait que les conditions du mariage, tel qu'il se pratique d'habitude, fussent profondément modifiées.

Ce ne sont pas les coureurs de dot qui améliorent la race humaine. Ceux-là qui cherchent une femme avec de l'argent risquent fort de trouver de l'argent sans femme. L'homme qui épouse, les yeux fermés, cinq cent mille francs de dot, oublie trop souvent qu'il doit ajouter à ce chiffre un million de déceptions. A de telles unions basées exclusivement sur la fortune on ne peut appliquer le mot: Croissez et multipliez. Les écus, peut-être, les enfants pas.

Un être usé par les plaisirs devrait-il représenter le mari qu'attend une jeune fille qui n'a commis la faute que d'être une riche héritière?

A défaut d'amour, je voudrais plus de sympathie entre les époux. La coutume de fiancer deux jeunes gens était bonne, et il est fâcheux qu'elle soit passée de mode; même dans les désordres de jeunesse auxquels échappent bien peu d'hommes, une place, si petite qu'elle fût, était réservée dans le cœur du jeune homme à celle qu'il avait connue pure et jeune; certains, à ce souvenir de jeunesse, puisaient une force pour combattre leurs passions, ce triomphe des difficultés de la vie.

Pour changer les conditions actuelles du mariage, l'apport de deux fortunes n'est pas indispensable. A quoi bon? Il y en a une de trop. Une balance plus équitable entre la richesse et la pauvreté rétablirait l'équilibre. De même qu'un habitant des villes doit plutôt chercher une femme à la campagne, de même il serait à souhaiter que l'héritier d'une grande fortune appelât à lui une jeune fille qui n'a rien, comme une jeune fille riche épouserait un homme pauvre.

Les croisements de dots valent les croisements de races.

Mais avant tout l'amour, l'amitié, les sympathies communes devraient déterminer les mariages, et du jour où les qualifications de *raison*, de *convenances*, d'*intérêts*, seront effacées du dictionnaire de la bourgeoisie, de la plupart des unions résulteront de beaux enfants, c'est-à-dire la joie, l'orgueil et le bonheur des parents.

#### UNE AFFAIRE.

Une banalité que l'histoire suivante! On l'a racontée mille fois; on ne saurait trop la redire.

J'ai connu un jeune homme employé dans les bureaux d'une administration de province. Ses appointements étaient minimes, sa situation médiocre; il ne pouvait arriver à la fortune que par un de ces hasards inespérés qu'invoquent tant de gens tous les jours. Et cependant il songeait sans cesse à l'argent, il y croyait: c'était chez lui une idée fixe que d'abandonner l'emploi modeste qui ne pouvait le conduire à une meilleure situation qu'après de longues années.

D'autres plus patients eussent attendu. Lui était pressé de jouir; il avait des goûts luxueux, et c'était avec l'ardeur d'un chasseur poursuivant le gibier qu'au bal de la préfecture il promenait des regards curieux sur les banquettes où s'étagent toujours un certain nombre de filles à marier.

Parmi ces héritières, il en était une qui avait coiffé si profondément sainte Catherine qu'il était douteux qu'on pût jamais retirer le bonnet.

Elle avait vingt-neuf ans; elle était maigre, verte plutôt que pâle, rechignée et peu avenante.

Malgré sa fortune, les plus enragés coureurs de dot avaient reculé devant cette maigreur et cette pâleur. Des épaules déprimées, des pommettes saillantes, un teint luisant, des lèvres pâlisantes n'offraient rien d'engageant.

Il y avait pourtant sur la banquette, à côté de la fille immariable, six cents mille francs de dot et des espérances à courte échéance.

Ces détails n'étaient ignorés de personne et l'héritière ne s'en morfondait pas moins.

Le jeune homme, qui désirait « faire une affaire, » se mit en avant. Il était seul: ses hommages n'en parurent que plus délicats.

Il épousa les six cents mille francs.

Voilà un homme qui a réalisé ses rêves, qui nage dans le luxe. Pour faire oublier son ancienne position, il donne des fêtes qui éclipsent celles de ses supérieurs.

Au bout d'un an, la jeune femme devint grosse; l'enfant mourut au bout d'un mois.

Dans l'hôtel des nouveaux époux on faisait de la nuit le jour; les bals succédaient aux dîners et les soupers aux bals.

Les médecins déclarèrent qu'il fallait plus de repos à l'héritière. Elle redevint grosse; l'enfant ne vécut que six mois.

La mère, à la suite de ses couches, était devenue d'une faiblesse extrême. Les eaux furent ordonnées pour réparer ses forces. En effet, l'année suivante, naquit un troisième enfant, chétif et malingre comme celle qui lui avait donné le jour.

Qu'importe! Il vivait. Le père se prit à l'adorer et à passer tous ses caprices à l'enfant pâle; mais ni les soins ni les caprices satisfaits ne suffisaient contre un épuisement qui minait l'enfant et que la médecine ne parvenait pas à combattre.

L'enfant mourut au bout d'un an. Il n'y avait pas de séve en lui. Pourtant son père était plein de vitalité; mais la mère!

Sept nouveau-nés, la fièvre les toucha successivement de son aile, et ces sept visites de la mort qui ne se lassait pas de frapper à la porte entouraient le cœur du père d'un crêpe épais.

Comme à cet heure il eût abandonné avec joie les six cents mille francs de l'héritière pour reprendre place à son modeste pupitre d'employé! Comme il eût été heureux si une femme de sa condition, sans fortune, mais fraîche et bien portante, l'eût attendu le soir un enfant souriant au bras!

Maintenant il se repentait d'avoir engagé sa vie, lié à jamais sa destinée à une riche héritière deshéritée de la maternité!

Pourquoi avait-il voulu « faire une affaire? »

Il y a longtemps, malheureusement, que les hommes raisonnent de la sorte.

Déjà 600 ans avant Jésus-Christ, le poète Théognis mettait le doigt sur la plaie.

« Quand on veut avoir des chiens ou des chevaux, dit-il, on choisit les meilleures races, mais quand il s'agit de chercher une femme ou un mari, on prend ce qu'il y a de pis, pourvu qu'il y ait de l'argent. »

#### LA GYMNASTIQUE DE CABINET.

C'est une invention moderne, consistant en boudins d'acier flexibles, que tous les matins d'honnêtes gens s'attachent aux bras et aux jambes, à l'âge où les articulations commencent à manquer de ressorts: et le spectacle n'est pas médiocrement divertissant de voir ces patients, pour la plupart célibataires, geindre et suer, faire des efforts inouïs pour rompre, plier, donner du jeu aux omoplates, aux biceps et accomplir les prescriptions de l'inventeur du procédé.

Un certain nombre de gens se sont affolés de ces hygiéniques boudins d'acier, qu'il relèguent dans un coin de leur cabinet au bout d'une huitaine. Autant vaudrait, comme un vieux cheval, tourner la meule dans une tannerie; au moins on verrait un résultat, du tan moulu.

Il est une autre gymnastique de cabinet plus attrayante, et je la recommande aux célibataires. Qu'ils se marient, s'il en est temps encore, pour avoir des enfants sains et se donner la jouissance de les élever. Quand, le matin, ils voudront donner quelque excitation à leurs muscles, qu'ils jouent avec leurs enfants. Ce sont des exercices d'un tout autre intérêt que ceux des boudins d'acier.

Il n'est pas de jeu de paume, d'exercices d'équitation aussi salutaires que de jouer avec ses enfants. Henri IV était fort occupé; cependant tous les matins, suivant le journal du médecin Héroard, il passait une heure à se divertir et à divertir son fils par des jeux semblables.

Il n'est pas de besogne pressante qu'on ne laisse de côté à la vue d'un enfant. Jouer en sa compagnie est à la fois un repos une diversion, un exercice; l'esprit se détend, les lèvres se desserrent, le corps y gagne autant que le cœur. L'homme se sent redevenir jeune en évoquant le souvenir d'autrefois. Le père qui joue avec ses enfants est doublement père.

A l'époque où j'étudiais les animaux, je remarquais l'utilité d'un petit chat qui, sans s'inquiéter de l'assoupissement de son père et de sa mère, gambadait follement sur leur corps, les léchait assez longtemps pour exciter leur système nerveux, sautait sur leur queue malgré de névralgies frétillements et la mordait jusqu'à ce qu'il eût entraîné ses parents à prendre part de ses élans de gaieté.

Cet enseignement donné par les animaux vaut bien la gymnastique de cabinet.

CHAMPFLEURY.

(A continuer.)

#### LES RÉGATES DE MARSEILLE

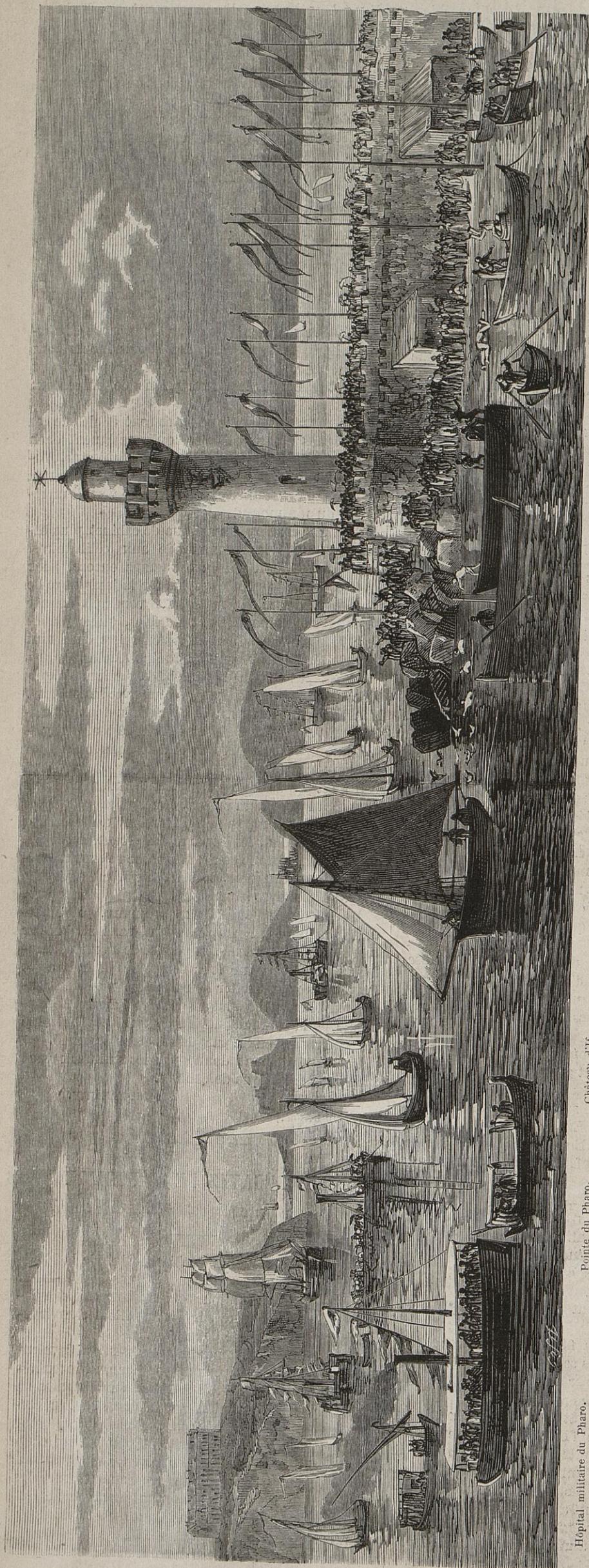
(Correspondance particulière du *Monde illustré*)

Les régates annuelles du Yacht-Club de la Méditerranée ont eu lieu dimanche, dans l'après-midi. Notre population, toujours avide des spectacles nautiques, était accourue sur les monticules environnants et à l'extrémité de la jetée.

A une heure, lesdames patronesses, qui devaient faire une quête en faveur des malheureux incendiés de la Pointe-à-Pître, étaient reçues sur un bateau à vapeur par les commissaires délégués, et débarquaient au phare de la Joliette.

Les tribunes offraient particulièrement un coup d'œil ravissant. Des dames en grand nombre savaient à l'ombre d'une tente élégamment ornée les sorbets et les glaces que les organisateurs de la fête leur offraient à profusion, pendant qu'une musique militaire exécutait de joyeuses fanfares.

Une jolie brise soufflait dans la direction du sud-est.



Hôpital militaire du Pharo.

Pointe du Pharo.

Château d'If.

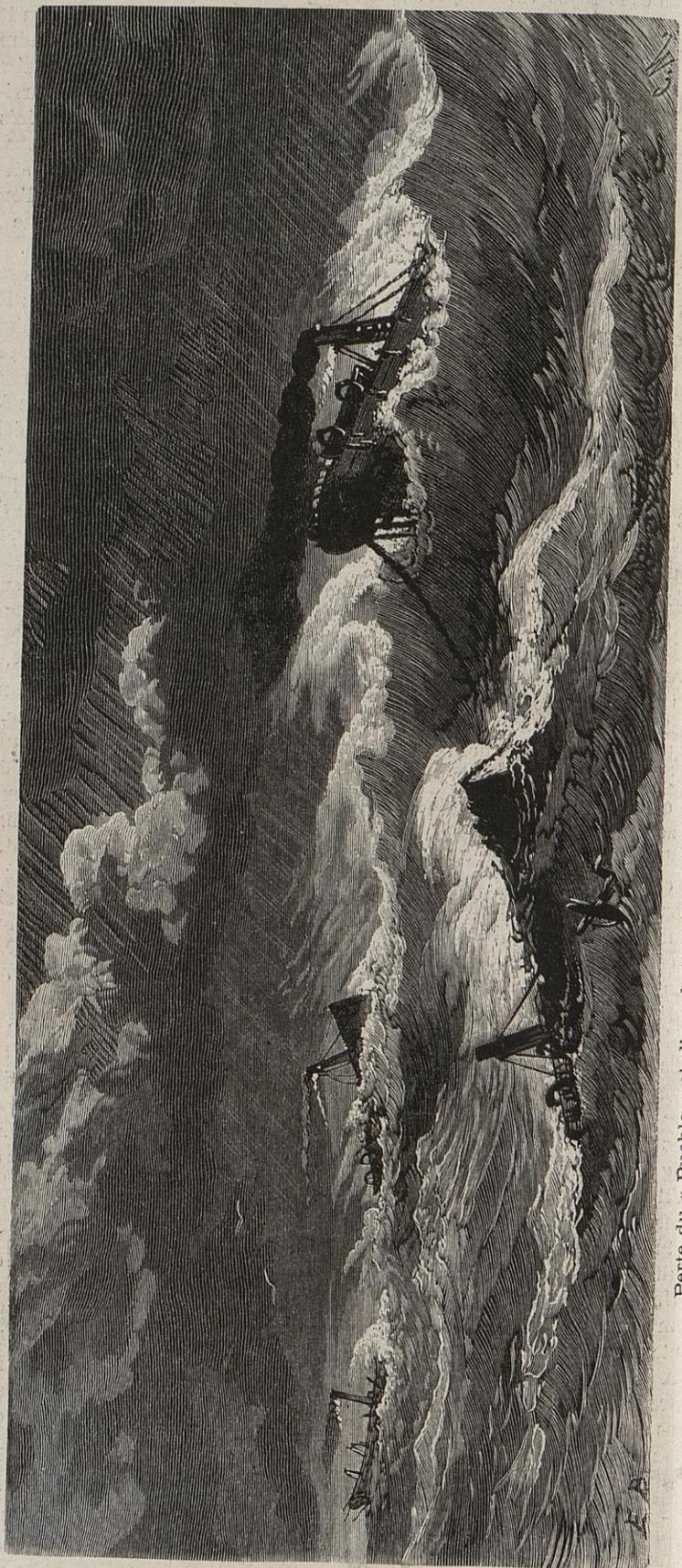
Quarantaine.

MARSEILLE. — Les régates du 1<sup>er</sup> septembre. — (D'après le croquis de notre correspondant.)

Phare et entrée du port de la Joliette.

La 4<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup> classe avaient, on le sait, à fournir deux fois le parcours tracé sur le plan; la 2<sup>e</sup> et la 1<sup>re</sup> classe et les bateaux à voile latine n'avaient à faire qu'un tour. Les départs se sont effectués admirablement, sans donner lieu cette fois à aucune de ces fausses manœuvres qui entraînent souvent des réclamations. Malheureusement, la brise a moli après le premier tour; cependant la 4<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> classe ont achevé le parcours, les voiles pleines et avec une vitesse assez belle, vu les dimensions énormes de leur voilure.

Pendant les courses, les dames patronesses, dont nous sommes heureux de donner les noms: Mes<sup>mes</sup> J. Deville, Warrin, Percheron, Salle, Nicolas-Duranty, A. Wuichet, Jh. Gillibert, ont passé dans les rangs des spectateurs et



Perte du « Puebla » et d'une batterie vedette du siège de Paris, entre Le Havre et Cherbourg.

ont recueilli la somme de 1,346 fr. en faveur des incendiés de la Pointe-à-Pître.

Voici les résultats des courses :

4<sup>e</sup> classe. — Prix unique : *Zéphir*, à M. Craviot, de Marseille.

3<sup>e</sup> classe. — 1<sup>er</sup> prix : *Phare*, à M. Olive, de Marseille. — 2<sup>e</sup> prix : *Eclair*, à MM. Leenhardt et Baux, de Marseille.

2<sup>e</sup> classe. — 1<sup>er</sup> prix : *Emile*, à M. Senès, de Marseille. — 2<sup>e</sup> prix : *Etnacelle*, à M. C. Nicolas, de Marseille.

1<sup>re</sup> classe. — 1<sup>er</sup> prix : *Elan*, à M. A. Ansaldo, de Marseille. — 2<sup>e</sup> prix : *la Flamme*, à M. Chateau, de Marseille.

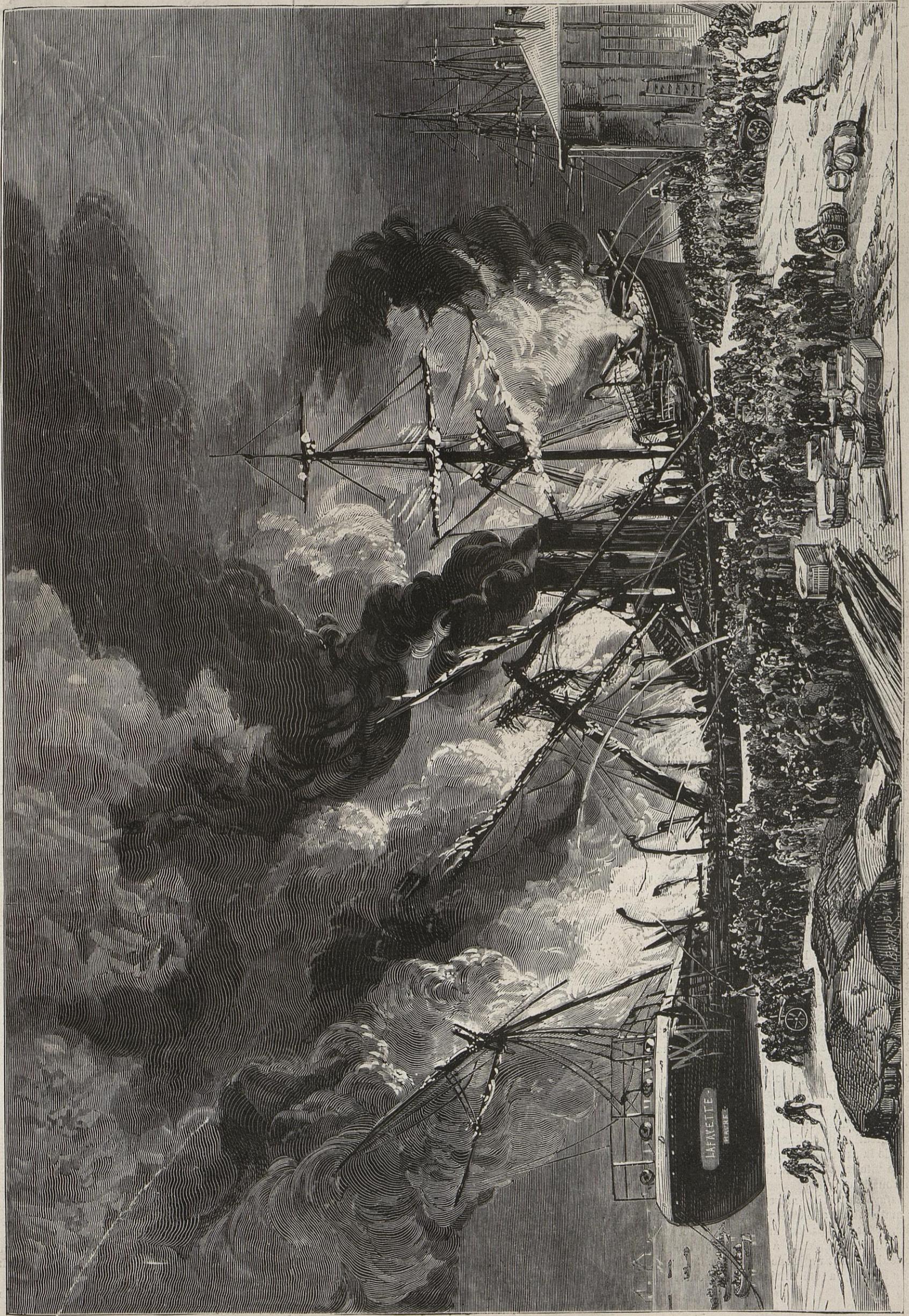
Barque catalanes. — 1<sup>er</sup> prix : *Saint-Charles*, à M. Loubière, de Marseille. — 2<sup>e</sup> prix : *Saint-Joseph*, à M. Loubière, de Marseille.

Bateaux à voile latine. — 1<sup>er</sup> prix : *Saint-Antoine*, à

Bateaux à voile latine. — 1<sup>er</sup> prix : *Saint-Antoine*, à

Perte du « *Puebla* » et d'une batterie velette du siège de Paris, entre Le Havre et Cherbourg.

les rangs des spectateurs et



LE HAVRE. — Incendie du « *Lafayette* », steamer de la compagnie transatlantique, à son arrivée au port. — (D'après nature, par M. de Bérard.)

M. Pavone, de Marseille. — 2<sup>e</sup> prix : *Saint-Antoine*, à M. Canore, de Marseille.

## LES CANONNIÈRES

Les canonnières *la Claymore* et *le Sabre*, remorquant *le Puebla* et une batterie-vedette du siège de Paris, sont sorties du Havre pour Cherbourg, et ont été accueillies en mer par un coup de vent qui a fait sombrer *le Puebla* et la canonnière-vedette. *La Claymore* est rentrée seule à Cherbourg, *le Sabre* ayant été obligé de relâcher à Barfleur. *Le Puebla* avait été construit comme yacht de l'impératrice, et la vedette avait figuré dans les combats du siège de Meudon et près de Maisons-Alfort.

M. V.

## INCENDIE DU LAFAYETTE

Un magnifique steamer qui, depuis plusieurs années faisait le service entre la France et l'Amérique, le *Lafayette*, entrain vendredi soir dans le port du Havre.

Le beau navire transatlantique venait de s'amarrer à sa place habituelle dans le bassin de l'Europe. Les passagers s'étaient retirés; l'équipage allait se reposer des fatigues d'une longue traversée et du transbordement de nombreux colis; le géant, ses voiles serrées, sa machine silencieuse, semblait s'endormir... quand une lueur sinistre apparut soudain dans les séchoirs.

En un éclair, le *Lafayette* fut embrasé de la poupe à la proue.

L'équipage essaya, mais en vain, d'arrêter les progrès de l'incendie avec les pompes du bord.

Un des hommes fut envoyé aussitôt rue Neuve-du-Pont-Rouge. Le poste de pompiers de la rue Kléber fut ensuite averti, et quelques instants après la nouvelle parvenait au poste général de la rue Caroline, où se trouve en dépôt la locomobile pompe à vapeur.

C'est à trois heures un quart que le poste central a été averti.

Le spectacle qu'offrait à ce moment le *Lafayette* était horrible. Les flammes lui faisaient une immense ceinture de feu. Elles sortaient par tous les hublots à la fois.

À cinq heures, le grand mât et le mât d'artimon tombaient avec un terrible fracas.

À sept heures, le mât de misaine tombait également.

Les lueurs du sinistre rougissaient le ciel.

Une colonne de fumée grosse comme un îlot de maisons s'est ensuite dégagée.

Les détachements du 20<sup>e</sup> chasseurs à pied et du 3<sup>e</sup> de ligne, les gendarmes maritimes, toutes les brigades de gendarmerie à pied et à cheval se sont rendus sur le théâtre de l'incendie, où, dès la première heure, l'on remarquait également les autorités civiles et militaires, M. Glatigny, commissaire du Gouvernement près la Compagnie des Docks du Havre et M. le directeur des Docks.

Le *Lafayette* jaugeait 1,923 tonneaux; il avait été construit à Greenock, en 1864, — 850 chevaux de force.

En 1869, le *Lafayette*, à la suite d'une délibération de la compagnie, avait reçu une transformation très-importante, ainsi que le *Washington*. Cette transformation consistait dans l'édification de roufles sur le pont, création de cabines avec mobilier, accroissement de la capacité des cales, augmentation notable de la vitesse, et diminution de la consommation du combustible.

Le *Lafayette* était heureusement isolé.

Un matelot seul a été légèrement brûlé au pied gauche, et il n'y a pas eu, au milieu de cet affreux sinistre, d'autre accident à déplorer qu'une assez grave foulure dont un jeune volontaire de onze ans, le sieur Royers, a été atteint en manœuvrant la pompe.

Le lendemain le feu paraissait encore par lamelles

flamboyantes à travers l'épaisse couche de fumée qui l'enveloppait de toutes parts.

Le chargement du *Lafayette* se composait de 6,239 sacs blé, 66 caisses indigo, 50 barils potasse, 27 boucauts tabac, 230 tierçons saindoux, 30 boucauts suif, 130 paquets fanons, 54 caisses machines à coudre, 27 colis divers.

Ce n'est que vers midi que le feu avait pu être circonscrit. On peut juger de la violence de l'incendie en voyant les énormes pièces des machines et les arbres de couche, tordus comme un simple fil de fer.

Les cristaux et l'argenterie du service de table des passagers sont fondus. On les retrouve à l'état de plaques et d'amalgames, ou bien encore en pleine fusion. Les bagages avaient été déchargés la veille sous la tente du quai.

On évalue à 3,500,000 fr. la perte du *Lafayette* et à 900,000 fr. celle de la cargaison assurée à des compagnies françaises et américaines.

La coque de fer du monstre, cent fois rougie par le feu et cent fois refroidie par les vagues de l'Océan et par l'eau des pompes, a seule résisté. À l'heure où nous écrivons ces lignes, elle fume encore immobile et nue, et cette fumée noire est tout ce qui reste de cette ville flottante.

MAC VERNOLL.

## LA BONNE AVENTURE

PAR PEDRO ANTONIO DE ALARCON

NOUVELLE

I

C'était en 1816.

Un bohémien grotesque, déguenillé, pâle et en sueur, demandait une audience dans la capitainerie générale de Grenade : il venait de descendre de son âne dont les harnais se composaient d'une simple corde nouée autour du col de la bête.

Comme on peut le supposer, le *gitano* fut assez mal reçu par la sentinelle, et accueilli par les rires des ordonnances et les questions sans nombre des adjudants, car il demandait carrément audience au comte de Montijo, alors capitaine général de la province. Mais le bohémien fut si entêté, il s'évertua tellement à affirmer la gravité des choses qu'il avait à dire, qu'à la fin, de guerre lasse, on se décida à l'annoncer à Son Excellence.

Dans ce temps-là, on vivait plus lentement que de nos jours.

Eugène de Portocarrero était homme de bonne humeur.

Le bohémien fut introduit.

— Que voulez-vous? demanda le comte au bohémien.

— Je viens réclamer les mille réaux...

— Mille réaux!

— Qui depuis huit jours ont été offerts par un édit à celui qui apporterait le signalement de *Parron*.

— Tu le connaissais donc?

— Non, Excellence.

— Eh bien! alors.

— Mais je le connais maintenant.

— Comment cela?

— C'est fort simple. Je l'ai cherché, je l'ai vu, j'apporte son signalement et je réclame la prime.

— Es-tu bien sûr de l'avoir vu?

Le bohémien se mit à rire.

— Parbleu! Votre Seigneurie dira : ce *gitano* est comme les autres, et cherche à me duper.

— Peut-être.

— Que Dieu me damne si je mens. J'ai vu hier *Parron*.

— Mais sais-tu combien est grave ce que tu avances? Sais-tu que, depuis trois ans que l'on traque ce monstre, ce bandit sanguinaire, personne n'a pu le connaître, ni le voir? Sais-tu que chaque jour, dans plusieurs endroits de notre province, il tue deux ou trois voyageurs après les avoir dépouillés; car il dit que les morts ne parlent pas, et que c'est là le seul

moyen de ne pas être dénoncé? Sais-tu, enfin, que voir *Parron*, c'est voir la mort en face?

Le bohémien se prit à rire.

— Je vous le répète, mon général, non-seulement j'ai vu *Parron*, mais je lui ai parlé.

— Où?

— Sur la route de Fozar.

— Donne-m'en une preuve.

— Voilà huit jours que nous tombâmes, mon âne et moi, au pouvoir des voleurs. Après m'avoir mis les menottes, ils m'emmenèrent par des ravins endiablés à une clairière du bois où campent les bandits. Une affreuse crainte me tourmentait. — Est-ce la bande de *Parron*? me demandai-je à chaque pas. Alors, c'en est fait de moi : ils me tueront, car ce damné ne veut pas que les yeux qui l'ont vu puissent revoir jamais la lumière.

J'étais là, fort inquiet du reste, quand soudain un homme richement vêtu s'offre à ma vue, il me tape doucement sur l'épaule, il me sourit avec grâce et me dit :

— Eh bien, mon garçon, je suis sûr que tu as peur de *Parron*, car *Parron*, c'est moi-même!

Ces mots me foudroyèrent, et je tombai sur le sol.

Quant au bandit, il éclata de rire.

Je me relevai épouvanté, me mis à genoux, et, avec toutes les intonations possibles à la voix humaine, je m'écriai :

— Que le ciel vous bénisse, monsieur le voleur! Qui ne vous reconnaîtrait à ce port noble que Dieu vous a donné? Qu'il bénisse la mère qui vous a portés dans ses flancs! Jésus!

Le comte de Montijo se prit à rire.

— Pas mal, dit-il, pour un *gitano*. Et que fit alors *Parron*?

— Il fit comme votre seigneurie, il se mit à rire.

— Et toi?

— Moi! Excellence, je riais aussi, mais jaune, en cherchant à cacher les grosses larmes qui coulaient le long de mes joues.

— Continue, *gitano*.

— Eh bien, Excellence, *Parron* me tendit la main en me disant :

— *Gitano*, tu es le seul homme d'esprit qui soit tombé entre mes mains. Les autres ont tous la manie de chercher à m'attendrir, en pleurnichant, en se lamentant, en débitant mille sottises ennuyeuses qui me donnent l'envie de leur tordre le cou. Toi seul m'as fait rire, et si ce n'était à cause de ces larmes...

— Quoi donc! ce sont des larmes de joie!

— Je le pense. Le diable sait bien que c'est la première fois que j'ai ri depuis huit ans! Il est vrai de dire que je n'ai pas pleuré non plus... Mais... finissons... Eh! les amis...

À ces mots, je me trouvai au centre d'un cercle de tromblons.

— Mon Dieu! m'écriai-je, baissez ces tromblons!

— Arrêtez, dit *Parron*, il ne s'agit pas encore de cela. Je vous appelle pour vous demander ce que vous avez pris à cet homme.

— Un âne.

— Et de l'argent?

— Trois douros.

— C'est bon. Laissez-nous.

Tout le monde s'éloigna.

— Maintenant, dis-moi la *bonne aventure*, fit le bandit en me présentant sa main.

Je la lui pris, et après un instant de réflexion, je lui dis dans toute la sincérité de mon âme :

— *Parron*, tu mourras pendu!

— Parbleu, je le sais bien! répondit le bandit d'un air calme. Mais... quand?

Je me mis encore à réfléchir.

— Tu me demandes quand? Eh bien, si je ne me trompe, ce sera le mois prochain.

*Parron* frémit... et moi aussi, en songeant que mon amour-propre de devin allait me coûter la cervelle.

— Eh bien, *gitano*, reprit *Parron* très-lentement, tu vas rester en mon pouvoir. Si je ne suis pas pendu dans tout le mois prochain, c'est moi qui te pendrai, aussi vrai que mon père est mort sur l'échafaud. Si je meurs dans ce délai de temps, tu seras libre.

— Merci, disais-je en moi-même. Il me pardonne après sa mort.

Et je me repentis d'avoir fixé une échéance si rapprochée.

On me conduisit dans un souterrain, on m'y renferma, et *Parron* partit au galop de sa jument.

— Ah! je comprends maintenant, s'écria le comte de Montijo. *Parron* est mort, on t'a rendu la liberté, et c'est ainsi que tu as son s'gnalement.

— Au contraire, mon général, vous n'y êtes pas. *Parron* vit, et voici le plus terrible de mon histoire.

## II

Huit jours s'étaient écoulés avant que le chef ne revint de son voyage. Au bout de ce temps, j'obtins de ses camarades qu'on me laissât sortir du souterrain où j'étais. On m'attacha à un arbre, gardé par des sentinelles.

Vers six heures de l'après-midi, les brigands revinrent de leur excursion, emmenant pour toute capture un pauvre faucheur.

Ses plaintes fendaient l'âme.

— Rendez-moi mes vingt duros! s'écriait-il. Ah! si vous saviez avec quelles peines je les ai gagnés! Faucher tout un été sous le feu du soleil! tout un été loin de mon village, de ma famille, de mes enfants! Ramasser petit à petit cette somme, à la sueur de mon front, avec toutes sortes de privations, pour vivre cet hiver!... Et lorsque je m'en retourne, avide d'embrasser ma pauvre famille et de payer les dettes qu'elle a faites pour se nourrir pendant mon absence, perdre cet argent, un trésor pour moi!... Pitié!... mes bons messieurs, pitié!... Rendez-moi mes vingt duros!

Un éclat de rire général étouffa les plaintes du malheureux père.

Je frémissais de terreur contre l'arbre auquel j'étais attaché.

— Tu es bien fou, s'écrie un bandit s'adressant au faucheur, de penser à ton argent lorsqu'un plus grand souci doit te préoccuper.

— Comment! s'écrie le faucheur atterré.

— Tu es au pouvoir de la bande de *Parron*.

— *Parron*!... je ne le connais pas!... Jamais je ne l'ai entendu nommer! Je viens de trop loin!

— Eh bien! l'ami, *Parron* veut dire la mort! Tout homme qui tombe dans nos mains doit forcément mourir! Or donc, fais ton testament. Tu as quatre minutes pour recommander ton âme à Dieu! Préparez armes!... en joue!... Rien que quatre minutes.

— Je saurai les mettre à profit. Ecoutez.

— Parle donc!

— J'ai six enfants... et une malheureuse... veuve, dois-je dire, puisque je vais mourir!... Je lis dans vos regards que vous êtes pires que les bêtes fauves... elles ne s'entre-dévorent pas!... Ah! pardon! qu'ai-je dit? je perds la tête... Messieurs, quelqu'un est-il père parmi vous? Savez-vous ce que c'est que six enfants qui passent tout un long hiver sans pain? Savez-vous ce que c'est qu'une mère qui voit mourir les fruits de ses entrailles en criant: « J'ai faim!... j'ai froid! » Mes bons messieurs, je ne tiens à la vie que pour eux. La vie! une série de peines et de privations! Mais je dois vivre pour mes enfants! mes pauvres enfants!

Et le père, sublime dans sa douleur, se traînait par terre, versant d'abondantes larmes et levant sa figure bouleversée vers les bandits.

Ceux-ci, sentant remuer quelque chose au fond de l'âme, se regardèrent en silence. Un d'eux, interprétant les sentiments des autres, murmura d'une voix sourde:

— Il faut que *Parron* ne sache jamais que nous avons pu nous attendre.

— Jamais! jamais! balbutièrent les bandits.

— Partez donc, bonhomme, s'écria un voleur ému.

Je fis signe au faucheur de partir de suite.

Le malheureux se redressa péniblement.

— Vite, partez! répétèrent-ils, en lui tournant le dos.

Le faucheur tendit machinalement la main.

— Tu n'es pas encore content! cria l'un... Il demande son argent! Allons donc, — n'abuse pas de notre patience!

Et le père infortuné s'éloigna en pleurant, et disparut.

Traducteur: ANTONIO-L. DE BUSTAMANTE.

(La suite au prochain numéro.)

## L'ÉVACUATION DU FORT DE SAINT-DENIS

L'évacuation définitive des forts de Paris a eu lieu le 20 septembre.

Dès la veille, les troupes allemandes avaient fait leurs derniers préparatifs. Un lot de matériel avait été réuni et enlevé par les wagons de la ligne de l'Est. C'étaient des affûts, des munitions et d'autres objets, soigneusement enveloppés de toiles d'emballage. On sait que les canons de gros calibre avaient été, la semaine précédente, expédiés en Allemagne.

On peut aisément se figurer la joie de la banlieue. Des drapeaux tricolores flottaient aux fenêtres, sur les toits et sur les cheminées. C'était un jour de fête.

A Saint-Denis, comme à Aubervilliers, les Prussiens disparurent, vers six heures du matin, pour ainsi dire sans tambours ni trompettes. Bien avant l'heure fixée pour leur départ, une grande foule se pressait aux abords du fort. C'était des ouvriers, des gens venus exprès de Paris, des femmes qui avaient amené leurs petits enfants, voulant fixer dans leur jeune esprit le poignant souvenir de l'occupation.

A neuf heures précises, le clairon sonne. Un souffle d'en haut passe sur la foule émue et frémissante. Dans le lointain viennent d'apparaître, éclairés par un gai soleil, les képis et les pantalons rouges de nos fantassins.

La petite colonne s'arrête à l'entrée du pont-levis. Vingt-cinq hommes, commandés par un sous-lieutenant, s'engagent dans l'enceinte. Ils y rencontrent vingt-cinq soldats allemands, des Bavares. Quand les Français ont défilé, la foule s'est mise à battre des mains et a poussé les cris cent fois répétés de: « Vive la France! Vive la ligne! » Les chapeaux voltigeaient en l'air. On serrait les mains de ces chers enfants du pays.

On s'est rendu réciproquement les honneurs militaires, et le caporal de pose des soldats de ligne est allé avec cinq ou six hommes relever les sentinelles prussiennes.

Quand les Allemands ont quitté le fort, ils ont été suivis par une bande de gamins qui les accompagnaient sur l'air de: *Bon voyage, cher Dumollet*.

Au retour, les bambins ont précipité dans le canal deux guérites, sous prétexte que les Allemands les avaient rendues à jamais inhabitables pour nos troupiers.

Le soir, a eu lieu une promenade aux flambeaux. Les ateliers étaient fermés et toutes les rues de Saint-Denis étaient illuminées.

LÉO DE BERNARD.

## CHRONIQUE ÉLÉGANTE

Les affaires sont bien mauvaises! les affaires ne vont pas! — que de gens échangent entre eux cette phrase banale devenue sacramentelle.

Je suis incrédule depuis ma visite à la *Ville de Saint-Denis*, où se presse du matin au soir une foule compacte. Ce magasin étonne le monde commercial par sa prospérité toujours croissante, ainsi que le prouve son chiffre d'affaires. Rien de plus éloquent qu'un chiffre dans sa brutalité.

Les administrateurs de la *Ville de Saint-Denis* possèdent au plus haut point l'intelligence des affaires. Vendre la belle marchandise à très-bon marché, telle est leur politique, et cette politique est fort goûtée du public.

Où trouver un taffetas supérieur au *mont Joye* Saint-Denis et au rose Marguerite, du plus beau noir, à reflets veloutés, propriété exclusive de la *Ville de Saint-Denis*. Les roses, à 8 fr. 75 et à 10 fr. le mètre, sont le *nee plus ultra* du solide: on n'en voit pas la fin. Avec des tissus de cette qualité, un magasin est sûr de la fidélité de sa clientèle.

Parmi les lainages, citons les tartans anglais, pour robes d'appartement, à 95 c., vendus partout 1 fr. 45. D'un bon marché exceptionnel aussi, ce tartan anglais avec franges, à 1 fr. 45, et ce drap sultane à

2 fr. 45, d'une valeur réelle de 3 fr. 50. Le satin Montpensier à 1 fr. 95, est on ne peut plus avantageux.

Les confections, manteaux, costumes depuis 35 fr. répondent aux besoins les plus légitimes d'élégance et d'économie. L'exposition des nouveautés d'hiver aura lieu le 2 octobre à la *Ville de Saint-Denis*. Ce sera une occasion pour Paris coquet de se convaincre que la vogue a raison de s'attacher à cet établissement.

\*\*

Incontestables sont les avantages de la machine à coudre la *Silencieuse* sur ses contrefaçons pompeusement appelées: *Véritable silencieuse*, *Silencieuse américaine*, etc.

Son presseur gradué, dernier perfectionnement, remplace plusieurs forces de machines. Elle coud avec une rapidité prodigieuse et une légèreté qu'aucune autre ne saurait atteindre.

Par son rouage merveilleux, une robe est bâtie, cousue et brodée en quelques instants et sans bruit.

Cette machine perfectionnée ne se trouve qu'aux *Inventions modernes*, 43, rue Richelieu. Elle est garantie 3 ans avec la signature de M. Boudin. — Envoi franco de port et d'emballage. — Aucune succursale.

COMTESSE A. DE BORETTY.

## HISTOIRE ILLUSTRÉE DE PARIS

PRISE SUR LE FAIT ET AU JOUR LE JOUR

contenant

LE RÉCIT DE TOUTES LES ÉPREUVES

SUBIES PAR CETTE GRANDE ET MALHEUREUSE CITÉ

LA GUERRE — LE SIÈGE — LA COMMUNE  
LES INCENDIES — LA DÉLIVRANCE

Cette histoire douloureuse est tout entière dans les deux volumes du journal le *Monde illustré*:

2<sup>e</sup> semestre de 1870: DE JUILLET A FIN DÉCEMBRE,  
1<sup>er</sup> semestre de 1871: DE JANVIER A JUILLET.

Chacun de ces volumes de 410 pages in-4<sup>o</sup>, orné de plus de 300 grandes gravures, se vend séparément, broché, 11 fr.

En envoyer le prix en mandat-poste ou à vue sur Paris, à M. Bourdilliat, administrateur du *Monde illustré*.

Pour les recevoir franco à domicile dans toute la France, ajouter 1 franc par volume.

Le *Monde illustré*, malgré les difficultés que lui ont créées l'investissement de Paris et les rigueurs de la Commune, est le seul journal de ce genre qui ait continué sa publication sans amoindrir son format et sans restreindre le nombre de ses dessins. Il les a au contraire augmentés, afin de suivre au jour le jour les événements qui se sont précipités depuis le commencement de la guerre jusqu'à la chute de la Commune. Pour ne rien laisser échapper des formidables événements qui se passaient sous nos yeux, ses courageux collaborateurs se sont plus d'une fois exposés aux balles des Prussiens, ainsi qu'à la périlleuse méfiance des communeux.

Aussi, la direction du journal peut-elle se flatter d'avoir élevé un monument précieux qui servira, dans le présent aussi bien que dans l'avenir, aux historiens de ces jours terribles.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Un an: 24 fr. — Six mois: 14 fr. — Trois mois: 6 fr.  
Un numéro: 35 c. — Dans les gares: 40 c.

## LE CHEVALIER BEAU-TEMPS

PAR QUATRELLES

PRÉFACE

PAR ALEXANDRE DUMAS FILS

VIGNETTES

PAR GUSTAVE DORÉ

Un joli volume grand in-8<sup>o</sup>. — Édition de luxe.

PRIX: 3 FRANCS

En vente chez tous les libraires et au bureau du *Moniteur universel*, 43, quai Voltaire, à Paris.

Pour recevoir ce livre franco par la poste, dans toute la France, adresser 3 fr. en mandat-poste à l'administration du *Moniteur*, 43, quai Voltaire, à Paris.

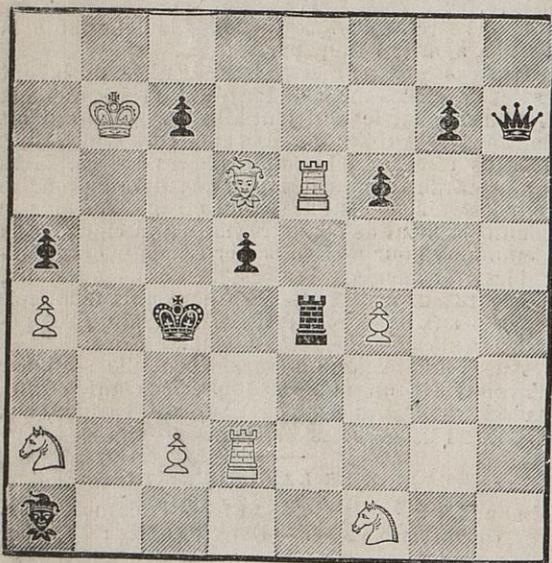


L'EVACUATION. — La remise du fort de l'Est. — (D'après nature, par M. Eug. Grand.)

**ÉCHECS**

**PROBLÈME N° 384**

COMPOSÉ PAR M. LE PRINCE DE VILLAFRANCA



Les blancs font mat en trois coups.

Solutions justes du problème n° 382 : MM. E. de Saint-Poult; Quéval, à Fauville; les amateurs du café Lebeau, à Angers; N. Raynal, à Lille; les amateurs du café des Arcades, à Gand; Alf. Gautier, à Vierzon; E. Frau, à Lyon; L. de Croze, à Marseille; Stiennon de Meurs, à Liège; le capitaine Charoussat, aux Vans; café Cauvel, à Cognac; J. A. de Smet à Gand; J. Planche; Deux amis, à Marseille; Granzeret, à Genève; docteur E. Martinet, à Villenauve; café Mouton, à Evreux.

Autre solution juste du problème n° 381 : M. N. Raynal, à Lille.

P. JOURNOUD.

**MALLES DE VOYAGE**

Au dépôt central de la FABRIQUE MOYNAT, 2 et 4, place du Théâtre-Français, derrière les omnibus d'Auteuil. **30 0/0 meilleur marché** sur toutes les maisons de détail de Paris. — Solidité, légèreté.

**SURDITÉ, BRUITS** DANS LES OREILLES  
6,800 malades depuis 43 ans; D<sup>r</sup> GUÉRIN, rue du Dauphin, 16, en face St-Roch, 1 h. à 3 h. Traite par corresp. Guide 2 f.

**DÉCALCOMANIE**

ART DE DÉCORER SOI-MÊME TOUTES ESPÈCES D'OBJETS  
APPLICATIONS SÉRIEUSES À L'INDUSTRIE.

**IMITATIONS DE PEINTURE À L'HUILE ET D'AQUARELLE**

COLLECTION DE TABLEAUX TRÈS-SOIGNÉE  
Chez Th. Dupuy, 22, rue des Petits-Hôtels, Paris.  
Catalogue franco.

ANDRÉ SAGNIER,  
éditeur, 7, carrefour de l'Odéon 7, Paris.

**LA COMMUNE SANGLANTE**

PAR LE COMTE A. DE LA GUÉRONNIÈRE  
(Dédié à M. Thiers)  
3<sup>e</sup> édition.

Un joli volume in-12. . . . . 3 fr.  
Envoi franco contre mandats ou timbres

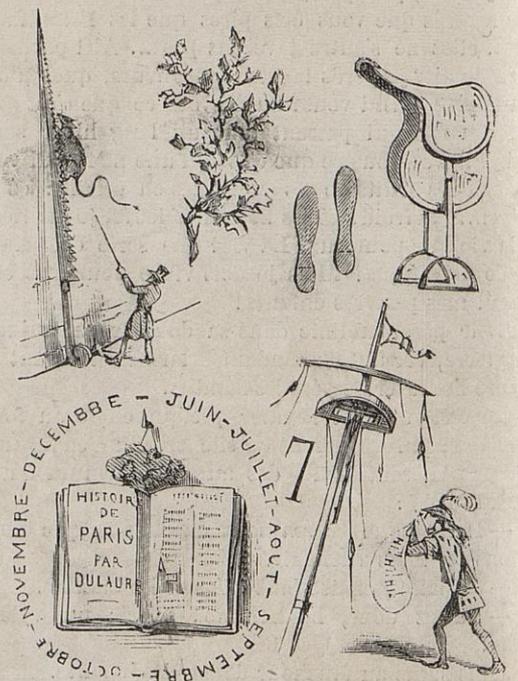
**SANTÉ** La flanelle, préparée par le docteur BOURDONNAY, 12, boulevard Saint-Martin, Paris, est recommandée par toutes les sommités médicales, comme indispensable à l'hygiène.

**CAISSE GÉNÉRALE**

pour favoriser le développement du commerce, de l'agriculture et de l'industrie, 56, rue Laffitte, à Paris; PRÊTS ET AVANCES sur titres; PAYEMENT DES COUPONS français et étrangers; ORDRES DE BOURSE, au comptant et à terme; VENTE À CRÉDIT de toutes valeurs cotées à la Bourse de Paris, payables par à-comptes mensuels. — Droit aux tirages, aux chances de remboursement et à la totalité des intérêts, moyennant un minime versement.  
(On demande des agents dans toutes les localités.)

**LE RÉPARATEUR AU QUINQUINA**  
rend progressivement aux cheveux et à la barbe leur couleur primitive. Envoi f<sup>o</sup> de la broch., 11, r. de Trévise.

**RÉBUS**



EXPLICATION DU DERNIER REBUS

Voir le pays où on est né, a été élevé et a vécu, abaissé, effacé, occupé, obéré et même dépecé... est-ce assez?... oh! haine, haine aux vainqueurs!

A deviné juste : M. Alexis, rue Fabert, 36, à Paris.